

L. RIBOULET

Diplômé d'Études supérieures de Philosophie et d'Histoire de l'éducation

HISTOIRE
DE LA
PÉDAGOGIE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE



EMMANUEL VITTE
LYON — PARIS

HISTOIRE DE LA PÉDAGOGIE

16° R
1705

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

Conseils sur le travail intellectuel. Préface de Mgr LAVALLÉE, recteur des Facultés catholiques de Lyon. 2^e édition (8^e mille). Vol. in-8^o de près de 300 pages.

Manuel de pédagogie générale à l'usage des Écoles normales, des candidats du Brevet supérieur et de tous les éducateurs. 2^e édition. Vol. grand in-16 de 265 pages, relié.

La discipline préventive et ses éléments essentiels. Vol. in-8^o couronne de 200 pages.

Directions méthodologiques. Vol. grand in-16 de 342 pages, relié.

Manuel de psychologie appliquée à l'éducation, à l'usage des Écoles normales et des candidats au Brevet supérieur, 8^e édition. Vol. grand in-16 de 312 pages, relié.

Pour tous renseignements complémentaires, consulter le catalogue des ÉDITIONS EMMANUEL VITTE envoyé gratuitement sur demande adressée à Lyon, 3, place Bellecour.

L. RIBOULET

*Diplômé d'Études supérieures de Philosophie et d'Histoire de l'éducation
Professeur à l'Institution N.-D. de Valbenoite, à Saint-Étienne.*

HISTOIRE DE LA PÉDAGOGIE

PRÉFACE DE M. ANDRÉ BAUDRILLART

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ONZIÈME MILLE



LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

LYON (II^e)

3, place Bellecour, 3

PARIS (VI^e)

10, rue Jean-Bart, 10

1941

NIL OBSTAT :
Auguste DESLOIRE
Canonicus censor.

IMPRIMATUR :
S^a Stephani, die 2^a maii 1924.
STEPHANUS-IRENÆUS
Ep. Abyd., auxil.



DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS
COPYRIGHT BY EMMANUEL VITTE

PRÉFACE

Le livre que l'on va lire est avant tout une histoire de la pédagogie, nom un peu revêché d'une science et d'un art. Science, puisqu'elle implique, à tout le moins, la connaissance de la psychologie et même d'une partie de la physiologie; art pour ce qu'elle comporte d'adaptation, de souplesse, de savoir faire, et aussi de dons naturels. Les principaux systèmes, et ils sont légion, qui se sont fait jour presque depuis les origines historiques, sont donc ici analysés et appréciés successivement, leurs applications exposées et jugées. Mais c'est aussi un livre de principes et l'auteur n'a pas hésité à soutenir les siens avec une généreuse fermeté, à les affirmer avec une loyauté à laquelle les adversaires mêmes de sa pensée rendront certainement hommage. C'est que la pédagogie n'est pas une science abstraite. Elle opère sur la matière vivante et sur ce qu'il y a de plus essentiel et de plus précieux dans la nature humaine, l'âme, dont elle assure la formation.

Croyez-vous en Dieu? En l'âme immortelle? Admettez-vous la Révélation et que Jésus-Christ est venu sur la terre pour le salut des hommes? Il est clair que suivant les réponses affirmatives ou négatives que vous apporterez à ces questions, le but suprême de l'éducation, tout son fond, en sera modifié. Dans le premier cas, puisque la vie actuelle n'est qu'une préparation, une épreuve d'où dépend le sort de l'homme dans la vie éternelle, le premier souci de l'éducateur sera d'asseoir sur des bases solides les rapports de l'homme avec le Divin, de donner à la vie morale le pas sur la vie intellectuelle, de faire de celle-ci la servante et l'appui de la vie spirituelle. On ne procédera pas de même si l'on croit que l'enfant fait son entrée dans le monde avec la tare du péché originel ou si, avec Rousseau, on estime que la nature l'a fait naître bon. On se méfiera de l'ingérence de l'État qui peut être impartiale ou même favorable à la formation religieuse de l'enfance, mais aussi tout le contraire, diverse suivant les temps et les lieux, en tout cas sujette à de redoutables varia-

tions. Qu'on aille au fond des choses, on constatera que les plus essentielles divergences que présentent les systèmes d'éducation procèdent de cette conception première, et non seulement des antagonismes décisifs, mais des nuances mêmes qui distinguent les familles religieuses et les écoles philosophiques. Il faut donc prendre parti.

L'auteur s'en tient nettement aux principes catholiques. On le louera toutefois d'avoir su demeurer un juge impartial et de n'avoir pas hésité à donner sa pleine approbation à ce qu'il a rencontré de sage et d'utile dans les écrits des rationalistes, des protestants et même des ennemis déclarés des vérités dont il s'est fait le ferme champion.

Pleinement d'accord avec lui quant aux principes, peut-être ferai-je quelques réserves dans l'application. Il y a trop de contingences dont il faut bien tenir compte. C'est malheureusement un fait que dans les sociétés modernes l'unité de pensée dont a joui presque unanimement le Moyen Age, par exemple, a été rompue. La division des opinions, l'opposition des croyances, créent une situation extraordinairement difficile. D'autre part, les nations, beaucoup plus nombreuses, beaucoup plus actives que jadis, sont devenues de formidables machines dont tous les rouages sont solidaires, dont les organes doivent être réglés, surveillés, entretenus, assurés dans leur fonctionnement, sous peine des plus dangereuses perturbations. Dans ces conditions, et surtout dans notre vieille Europe et particulièrement chez les peuples latins, il semble difficile de nier que l'instruction publique ne soit un des premiers devoirs de l'État. Pour les études supérieures la question ne paraît pas douteuse. Certes, nous ne méconnaissons ni le vaillant effort de nos Universités catholiques, ni les résultats obtenus. Une foule de travaux utiles, quelques découvertes mémorables sorties de leurs laboratoires, sont des titres assez honorables à l'estime publique pour que leurs adversaires eux-mêmes n'osent plus guère contester la valeur de leur action scientifique. Elles assurent un certain nombre d'enseignements qui ne trouvent pas leur place dans les Facultés de l'État. Ainsi fortifiées à leur base, elles fournissent aux jeunes clercs désireux de s'initier aux études supérieures un cadre approprié à leur vocation et procurent à l'enseignement secondaire libre un recrutement solide et régulier. Ces considérations entre plusieurs autres, démontrent assez leur rôle bienfaisant et nécessaire. Mais enfin les ressources comme la clientèle des Universités catholiques sont forcément limitées. Chez nous, de notre temps, en tenant compte de notre

économie et de nos mœurs, les progrès de la science et sa diffusion ne sauraient être livrés au hasard de l'initiative privée. Seul l'État peut répartir cet enseignement suivant les besoins sur toutes les parties du territoire, seul il est assez riche pour le subventionner. L'expérience le démontre. Les mêmes motifs, à notre sens et à des degrés divers, valent pour l'enseignement secondaire et pour l'enseignement primaire. La contre-partie, ce devrait être, d'une part, la largeur d'esprit dans cet enseignement officiel qui doit respecter toute forme respectable et sérieuse de la pensée et, par conséquent, reconnaître les droits de la pensée religieuse, d'autre part la bienveillance la plus large accordée à l'enseignement libre à tous ses degrés. Cette largeur d'esprit n'a pas, je crois, subi trop d'atteintes dans les deux premiers ordres d'enseignement. Les Universités de l'État ont compté et comptent encore d'éminents représentants de la doctrine catholique, et l'on sait que plusieurs parmi les plus éminents défenseurs de l'Église et de la liberté d'enseignement ont reçu la formation universitaire. C'est qu'ici le morceau était trop dur pour être enlevé par les politiciens. L'individualisme est irréductible dans l'Université. Cette disposition ne va pas sans inconvénients, je le reconnais. Il est certain que l'enseignement gagnerait en cohésion si l'entente était plus étroite entre les professeurs d'une même classe. On éviterait notamment la surcharge et on obtiendrait tout au moins une meilleure répartition du travail hors de la classe. Les tentatives faites en ce sens jusqu'à ce jour n'ont été malheureusement ni suivies ni persévérantes, bien que conformes aux Instructions. La faute en est au peu de bonne volonté des professeurs à cet égard et au manque de fermeté des chefs d'établissements. Pourquoi le dévouement si réel des maîtres de l'Université, leur sentiment généralement si scrupuleux du devoir professionnel, est-il incapable de leur imposer ce léger sacrifice? Quoi qu'il en soit, l'individualisme a du moins cet avantage qu'il a jusqu'à présent sauvegardé l'indépendance de la pensée. En outre, habitués au maniement et à la lutte des idées, la plupart des maîtres savent garder le respect de l'opinion d'autrui et ont assez de tact pour n'en offenser aucune. Quant à l'enseignement primaire, nul n'ignore ce qu'il en est, et le motif n'est pas à l'honneur des dirigeants sectaires: c'est qu'ils ont affaire à une clientèle sans défense et à un personnel mal préparé à la critique des idées que leur impose une formation autoritaire et dogmatique. Ici plus que partout ailleurs, c'est pour la liberté que nous

devons lutter, et il n'y aura ni liberté complète, ni égalité vraie, tant que le père de famille qui à l'enseignement officiel préfère l'enseignement libre devra payer deux fois, une fois comme contribuable pour l'école officielle, une autre fois pour soutenir l'école libre. Nous sommes absolument d'accord avec l'auteur de ce livre, celle-ci doit recevoir sa part proportionnelle des deniers publics.

Les questions pédagogiques sont plus que jamais à l'ordre du jour. Celle de l'école unique, surgie tout récemment, est une des plus graves. Il y aurait tant à dire que nous ne saurions en traiter ici avec le développement qu'elle comporte. Certes, et tout le monde est d'accord sur ce point, il est désirable que les sujets d'avenir soient le plus assurés possible de passer, si leurs parents le désirent, de l'enseignement primaire au secondaire, puis au supérieur. Mais les moyens leur font-ils tant défaut dans l'état actuel? Ils seraient plus efficaces si l'attribution des bourses échappait au favoritisme. Les garanties actuelles sont insuffisantes et nos classes comptent des boursiers venus de l'enseignement primaire incapables ou indignes qui occupent une place qui devrait appartenir à de plus méritants. Les boursiers, il est vrai, peuvent être rayés sur l'avis des assemblées de professeurs, mais on comprend aisément que celles-ci ne recourent à une mesure si grave et si compromettante pour celui qui en est l'objet, qu'à la dernière extrémité. Encore le dernier mot appartient-il à l'administration centrale vers laquelle des influences extérieures concentrent leur effort.

Si large et si libéral que l'on suppose le régime de l'école unique, lequel a d'ailleurs beaucoup de chances de se tourner en brimade et en tyrannie, serait-il sage et démocratique de découronner la culture et l'artisanat de la fleur des intelligences à l'école primaire? Pour quelques réussites que de déclassements! Que de candidatures au petit fonctionnarisme, que de forces perdues contre quelques gains! Quelle armée de ratés et de mécontents on préparerait! Sans parler des jalousies et discussions de familles entraînées par l'inégalité de traitement de ses membres. Donc le sort de tous les jeunes Français, quelle que soit leur origine, se décidera vers l'âge de douze ou treize ans. Est-ce à cet âge que l'on peut discerner à coup sûr l'avenir d'un enfant? Un développement tardif est loin de préjuger une irrémédiable inaptitude. Tel entre à Polytechnique qui, à quatorze ans, ne comprenait rien aux mathématiques; et que de fois nous avons vu des élèves un peu lents ou retardés par leur santé, prendre

leur essor en troisième ou en seconde, tandis que des enfants précoces après d'étonnants débuts trouvaient leur limite vers ces mêmes classes et même plus tôt. Ce dernier cas sera inévitablement celui de nombre d'enfants précoces venus des écoles primaires. C'est que les qualités nécessaires pour y réussir ou pour briller dans les classes élémentaires ne sont pas du tout les mêmes que pour faire de bonnes humanités ou des études scientifiques poussées un peu loin. Pourquoi donner le même enseignement à des enfants qui attendent tout de l'école et à ceux que leur vie de famille imprègne chaque jour d'une formation morale et intellectuelle autrement pénétrante que celle de l'école? Les besoins ne sont pas les mêmes. C'est là une manifestation de cet esprit de fausse égalité, toute d'apparence et de surface, à base de jalousie, qui empoisonne nos mœurs et passe dans nos institutions. Il y aurait bien autre chose à dire, passons.

On se plaint de l'abaissement des études. Plus d'une cause y contribue, en particulier deux défauts du plan d'études actuel. Il embrasse trop et manque de souplesse. La surcharge, tout le monde en tombe d'accord. On prétend trop faire apprendre à l'élève pour qu'il apprenne bien. L'enfant consciencieux, vraiment laborieux, à moins d'être doué d'une mémoire et d'une facilité exceptionnelles, se tue à la tâche. Nous l'écrasons pour le plus grand dommage de son équilibre intellectuel et physiologique. Quant aux autres, ils savent se garer eux-mêmes contre le surmenage, mais alors que vaut pour eux le plan d'études? Le manque de souplesse! Ici je n'ignore pas que je risque d'offusquer les esprits amis d'une belle ordonnance. Et pourtant! L'auteur rappelle fort à propos le mot si juste d'un Oratorien: « On ne saurait réussir dans les sciences pour lesquelles on ne sent aucun attrait. » Ce qu'un enfant ne fait qu'avec un dégoût marqué et persistant ne saurait lui être profitable. Si décidément on constate ces deux conditions pourquoi exiger de l'élève un effort qui ne peut lui être profitable et qui même lui est nuisible puisqu'il le fatigue et l'empêche de se consacrer à des études qui, elles, lui sont profitables? Pourquoi persévérer à faire apprendre le latin ou le grec à un élève qui, au bout de deux ou trois ans, ne comprend rien aux versions et à qui le thème ne procure que des habitudes déplorables de négligence et d'incorrection? Et les sacro-saintes mathématiques? Il est avéré que dans les petites classes la tyrannie des problèmes est un abominable fléau. Sur dix enfants, huit s'y abrutissent et s'ils remettent

des copies présentables, c'est que toute la famille s'y est attelée, grande sœur qui prépare son brevet, père qui rentre fatigué au foyer pour se voir aussitôt convoqué à cet attrayant travail supplémentaire et ne réussit pas toujours à le mener à bonne fin, fût-il polytechnicien. Ceci n'est pas une invention. Plus tard c'est autre chose. Je ne voudrais contrister personne, mais il faut bien le dire, un défaut assez répandu parmi les professeurs de mathématiques est de ne pas comprendre qu'on ne comprend pas. Comme ils ont naturellement l'esprit de géométrie et que, par suite, la démonstration géométrique leur apparaît avec la clarté de l'évidence, ils ne conçoivent pas que cette clarté puisse être pour d'autres clair obscur ou nuit profonde. Au fond on s'explique assez bien cette illusion. Pourtant si forts soient-ils, eux-mêmes ont leur limite que d'autres dépassent. Pour beaucoup d'esprits littéraires ou simplement un peu courts, cette limite est tout près du point de départ. Cela ils devraient s'en apercevoir. Et Pascal enfin n'a-t-il pas opposé l'esprit de finesse à l'esprit de géométrie? En tout état de cause, les programmes sont prématurés. Bien des jeunes gens ne s'ouvrent aux mathématiques que vers quinze ou seize ans.

Mais il y a les Écoles! Maintes fois d'expérimentés professeurs de mathématiques spéciales nous ont dit: « Envoyez-nous de bons esprits formés par de solides études littéraires, ils feront en deux ans ce qu'ils auraient fait en trois et peut-être quatre. » Quelle réponse plus autorisée! Jusque-là donc que l'on rédige des programmes plus accessibles à la majorité, que ces études si particulières soient divisées non par classes mais par cours de force inégale. Quant à l'enfant tout à fait réfractaire aux mathématiques, et il y en a, qu'on lui laisse la paix et qu'on lui permette de se développer selon ses aptitudes. C'est tout le contraire que nous faisons. Cet enfant est doué uniquement pour les lettres, pour les arts, vite, qu'on lui donne des leçons de mathématiques; et inversement s'il s'annonce bon géomètre et déplorable latiniste, vite, qu'il prenne des répétitions de latin. Et je ne dis pas que l'aventure ne vaille jamais la peine d'être tentée, mais si l'on n'obtient rien, perseverare diabolicum. Mais c'est qu'il y a le baccalauréat? Mon Dieu, on dit beaucoup de mal du baccalauréat, et certes il prête à la critique. Il a du moins un avantage qui est d'être un stimulant. Mais il ne devrait pas être un obstacle au juste développement de l'élève dans le sens de ses facultés. Il suffirait pour cela de pratiquer largement le système des notes compensatoires.

Or, c'est l'élimination qui l'emporte et le dernier Congrès de l'Enseignement secondaire, chacun plaidant pro domo, demandait à le renforcer encore. Je vois bien ce que l'on peut objecter à ce qui précède, mais quoi, rien n'est parfait en ce monde, et il semble bien, de par les résultats actuels, que de tous les inconvénients nous ayons choisi les pires. D'ailleurs beaucoup d'élèves de l'enseignement secondaire, surtout dans les classes sans latin, seraient bien mieux à leur place dans le primaire supérieur. Ils y trouveraient des programmes, des méthodes, et je le dis par expérience personnelle, bien que ce ne soit pas à ma gloire, des maîtres bien mieux adaptés à leur tournure d'esprit et à leurs besoins.

A l'école primaire, trop d'ambition dans les programmes et trop d'uniformité. Les études primaires ne doivent pas être un médiocre raccourci des secondaires. Si tant de conscrits prouvent aux examens régimentaires qu'ils ont tout oublié ou n'ont jamais rien compris, c'est qu'on a bourré leurs cerveaux d'une foule de notions mal digérées, au-dessus de leur portée d'enfants incultes. Et est-il d'une saine pédagogie que les mêmes programmes s'appliquent aux enfants de la grande ville et à ceux de la campagne, à celui qui garde les vaches dans l'intervalle des classes et au fils de l'artisan ou de l'ouvrier urbain qui voit et entend chaque jour une foule de choses, bonnes ou mauvaises, mais dont l'esprit est souvent singulièrement éveillé? Ni les besoins ne sont les mêmes, ni les capacités.

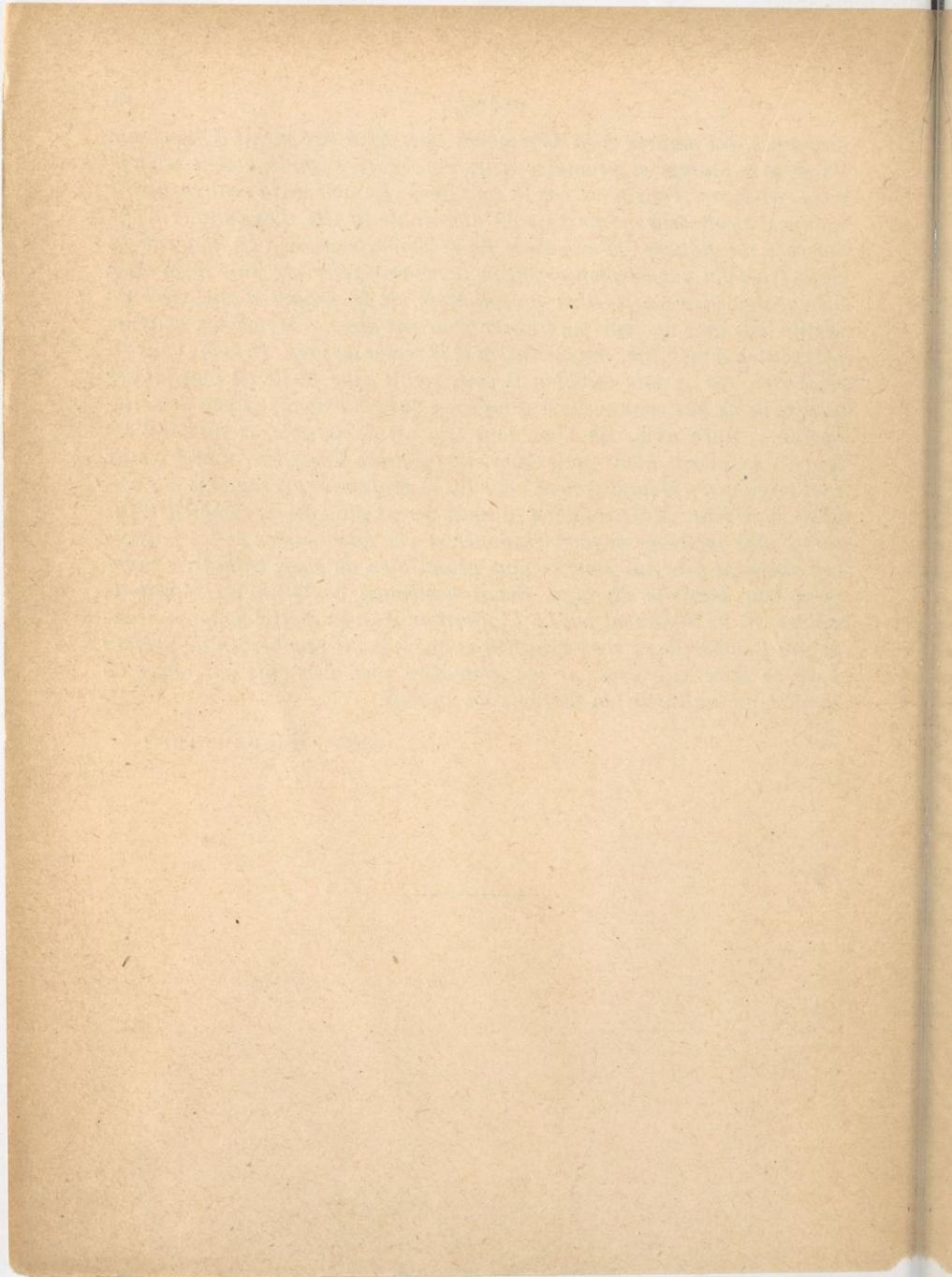
Un mot pour finir sur une question délicate mais fort importante, les relations entre les familles et les maîtres. « Que du maître de son fils, écrivait le sage Quintilien, le père se fasse un ami. » Quelle vérité en peu de mots, et combien méconnue! Certes, la chose existe, et pour l'un et l'autre, c'est une grande aide, un grand réconfort, pour l'enfant un grand bienfait. Mais la plupart du temps! Les familles confient l'enfant à l'école ou au collège, puis se retirent, la conscience satisfaite, persuadées qu'elles ont accompli tout leur devoir. En fait elles s'en sont débarrassées. Cependant il n'est de complète éducation que par la collaboration de la famille et des maîtres, truisme que l'on ne devrait pas avoir besoin de répéter. Il est difficile au maître chargé d'une classe nombreuse de connaître bien tous ses élèves, surtout de les connaître vite. Les apparences peuvent l'égarer. Certains lui échappent toujours. Quelques minutes de conversation peuvent l'éclairer mieux que des mois d'une observation sans cesse distraite par d'autres soins. De son côté le maître peut attirer

discrètement l'attention des parents sur les inconvénients de certaines manières d'être vis-à-vis de leurs enfants, trop d'exigence et de rudesse, et bien plus ordinairement une complaisance aveugle. Certains enfants ont besoin d'être ménagés, d'autres stimulés sans scrupule. Si le devoir des parents est d'établir des relations avec le maître, le devoir de celui-ci est de les leur faciliter. Il y a des parents qui n'osent pas, soit par une sorte de timidité vis-à-vis du maître, héritée de leur enfance, soit par méfiance d'eux-mêmes, soit par une discrétion mal comprise. Qu'ils sachent bien qu'entre l'abstention et l'abus possible, le bon éducateur préférera toujours le second inconvénient.

Au lieu de ces utiles et cordiales relations quelle chose singulière que l'attitude de certains parents vis-à-vis des maîtres ! On leur confie ses enfants et l'on se méfie d'eux. On est toujours prêt à soupçonner leur conscience, leur impartialité, leur zèle. Entre la parole du maître et les dires intéressés d'un enfant paresseux ou dissipé, ou que l'on sait menteur, on n'hésite pas. C'est toujours l'enfant qui a raison. Et la table de famille ? Avec quel malin plaisir, père, mère, frères et sœurs, ne regardent-ils pas l'écolier singer le maître, ne l'écoutent-ils pas raconter avec verve et abondance les bons tours de ses camarades et les siens ? Heureux quand le père, tout ragaillard par le récit de prouesses qui lui rappellent les beaux jours de son enfance, ne se met pas de la partie en racontant les siennes. Encore les pères ont-ils souvent la sagesse d'être assez réservés sur ce chapitre, mais les oncles ! Et la mère et la grande sœur sourient complaisamment, bien qu'elles sentent que ce n'est peut-être pas très orthodoxe. On est un peu fière au fond d'avoir un fils, un petit frère, si vif, si spirituel, et il s'en aperçoit bien, le coquin ! Et puis quel Français ne rit à voir battre le commissaire ? Et tout cela ne vaut rien. En revanche, malheur au professeur qui aura laissé échapper quelque parole trop vive, et surtout si pour son dam il est tombé à côté. Une lettre pointue, si elle n'est pas franchement désobligeante, aura tôt fait de le rappeler à l'ordre. Et bien entendu, l'indignation se sera manifestée d'abord en présence de l'enfant. Il y a pire parfois. Un recteur d'Académie nous disait un jour : « Sachez, Messieurs, qu'il n'y a pas un seul d'entre vous, vous entendez, pas un seul, contre lequel je n'aie reçu des lettres anonymes. » Naïfs éducateurs, fiez-vous donc à la parole préliminaire et fallacieuse : « Chez nous, Monsieur, devant l'enfant, c'est toujours le professeur qui a raison ! » De la recon-

naissance, les maîtres n'en demandent pas. Peut-être serait-il juste que les mêmes plumes si promptes à les reprendre s'employassent parfois à les remercier. Telle n'est pas la coutume. « Le jour de la rentrée, disait un vieux professeur, je ne sais où donner de la tête. Les parents m'entourent, me flattent, m'accablent de recommandations. Le jour de la sortie, il n'y a pas encombrement pour me remercier. Je puis m'en aller bien tranquillement ! » Bien exceptionnel est le propos d'une mère de famille qui vint un jour me trouver pour me dire : « Monsieur, vous ne passez rien à mon fils, vous le suivez et le serrez de près. Je viens vous en remercier, car je sais combien il vous serait plus facile de tout laisser aller et de ne pas vous occuper d'un élève qui vous donne si peu de satisfaction. » Rara avis. Eh bien, tout cela est déplorable, et au fond les parents le savent bien, mais quoi, la faiblesse l'emporte. « Mes petits sont mignons. » Heureusement pour lui le professeur est soutenu par son idéal supérieur. Mais combien la tâche serait plus aisée, combien il lui serait plus facile de se faire respecter et par suite aimer si les parents collaboraient avec lui pour le plus grand bien de leurs enfants. « Comment leur ferais-je du bien, disait tristement à Rollin un régent de collège, ils ne m'aiment pas ! » L'affection, c'est la moitié de toute pédagogie ; l'auteur de ce livre excellent et qui n'avait pas besoin de préface pour se faire apprécier, ne me contredira pas, j'en suis sûr. Père de famille, du maître de ton fils, fais-toi un ami.

André BAUDRILLART.



INTRODUCTION

L'étude des doctrines pédagogiques est un élément indispensable de la formation des éducateurs. Elle leur donne des idées générales sur les questions essentielles de l'éducation, leur fait connaître le développement des institutions scolaires, l'évolution des méthodes et la valeur des ouvrages qu'ils auront à consulter plus tard.

La science de l'éducation n'est pas une science *a priori*. La génération spontanée n'existe pas plus dans le monde intellectuel que dans le monde physique. Tout progrès suppose une tradition, car il a un point de départ, et ce point de départ est nécessairement dans le passé. La pédagogie actuelle s'est constituée lentement des idées, des expériences, des systèmes, qui ont paru, à travers les siècles et chez les différentes nations civilisées, les plus propres à atteindre le but que l'on se proposait en élevant la jeunesse. Elle est donc intimement liée à l'histoire de l'éducation. Toutes deux ont le même domaine ; elles se complètent et se contrôlent mutuellement. « L'étude historique ne nous dispense pas d'avoir une doctrine, dit M. Rousselot ; mais agissant comme un stimulant et comme un guide, elle nous aide à nous en faire une, et nous fournit des termes de comparaison pour éprouver celle que nous nous sommes faite. »

L'histoire de la pédagogie, outre l'intérêt qu'elle présente à tout esprit cultivé, nous révèle l'origine, l'évolution, le perfectionnement incessant des méthodes ; elle fait connaître l'apport de chaque siècle dans les progrès de l'enseignement, l'influence des événements historiques sur la fondation des écoles ; elle juge au nom de la morale et d'une saine psychologie les idées des classiques de la pédagogie ; enfin elle recueille les vérités durables dont l'ensemble constitue les éléments d'une théorie sinon définitive de l'éducation, du moins arrêtée dans ses grandes lignes.

La connaissance des doctrines pédagogiques a pour effet de maintenir plus élevé l'idéal des maîtres, de leur ouvrir des horizons plus vastes, de les préserver de la routine et de les tenir en garde contre une présomption et une suffisance qui leur seraient funestes. S'il a fallu de longs siècles pour formuler un principe, en saisir toute l'importance, en faire de judicieuses applications, combien téméraire serait l'éducateur qui voudrait se contenter

de ses propres lumières et de son expérience personnelle ! Il est facile de le constater : les progrès dans l'art d'enseigner ne se réalisent que par l'introduction dans l'école des principes et des lois qui découlent de l'étude attentive des grands écrivains pédagogiques. La pratique, il est vrai, a précédé la théorie ; mais la théorie réagit sur la routine et contrôle les données de l'expérience.

L'histoire de la pédagogie nous fait connaître les plus belles pages des grands éducateurs. Quel profit ne retirons-nous pas de cette étude lorsqu'elle nous met en relation avec d'immortels génies, comme Platon, saint Augustin, Descartes, Fénelon, avec d'illustres bienfaiteurs de la jeunesse, tels que Gerson, saint Pierre Fourier, saint J.-B. de la Salle, Pestalozzi, le P. Girard, le Vén. Champagnat, Mgr Dupanloup, Don Bosco ! Est-il rien d'attachant comme le récit de leurs travaux, de leurs peines, des épreuves sans nombre qui les assaillirent sans jamais ébranler leur constance ? Leurs nobles exemples sont bien de nature à fortifier les cœurs et les volontés qui se sentiraient faiblir dans un labeur toujours pénible et souvent ingrat. Leur vie est « excitatrice au bien » et la plus belle page qu'ils aient laissée est celle de leur sublime dévouement à l'apostolat de l'enfance.

La connaissance des chimères et des erreurs pédagogiques n'est pas non plus sans profit. Ce sont, comme on l'a dit, des expériences manquées qui contribuent au progrès des méthodes en nous prémunissant contre des écueils qu'il convient d'éviter. Ainsi cette étude avive l'esprit critique en habituant les maîtres à n'accepter les théories qu'autant qu'elles ont reçu la sanction du temps et de l'expérience.

Dans cet ouvrage, nous étudions successivement l'antiquité, les premiers siècles du christianisme, le moyen âge, la Renaissance et les temps modernes, en suivant le développement des institutions scolaires et en demandant aux maîtres éminents de chaque époque comment ils ont conçu le problème de l'éducation. Ainsi, nous unissons constamment l'histoire des institutions à l'analyse des doctrines ; agir autrement, ce serait isoler des idées et des faits qui, dans la réalité, ne furent jamais séparés.

Les doctrines et les systèmes ne valent qu'autant qu'ils se préoccupent de la formation intégrale de l'enfant. L'éducation change de caractère, elle est incomplète et superficielle lorsqu'elle n'est pas basée sur des croyances. La religion est, dans la famille et dans l'école, un élément indispensable. On le prouverait en constatant les tristes résultats de l'école prétendue neutre, en écoutant les plaintes déchirantes des victimes du doute, des âmes angoissées par « le tourment de l'infini ». Elle seule révèle à l'enfant sa grandeur et ses immortelles destinées ; elle seule peut lui donner la victoire sur ses instincts mauvais ; elle seule peut le consoler dans les épreuves et les souffrances de la vie.

L'examen des idées philosophiques n'est pas moins important : dans chaque siècle, l'éducation est l'écho de la philosophie dominante. Derrière le *Ratio studiorum* et la Compagnie de Jésus, a-t-on dit, derrière l'*Émile* de J.-J. Rousseau, apparaît toute une philosophie. Il existe donc des relations très étroites entre la philosophie et la pédagogie : d'une doctrine matérialiste, par exemple, il est difficile de déduire des principes d'éducation religieuse. Voilà pourquoi il est nécessaire de connaître les bases sur lesquelles certains éducateurs ont édifié leurs systèmes, afin de ne pas se laisser éblouir par les aspects brillants que présentent leurs conceptions.

L'influence de la famille est un facteur qu'il ne faut pas négliger non plus. La famille est la cellule de la société. Elle est, pour l'enfant, l'école par excellence. Son intelligence, son cœur, sa volonté, y reçoivent des empreintes qui ne s'effacent jamais. C'est au foyer qu'il puise des principes religieux, qu'il commence à lutter contre ses mauvais instincts et à pratiquer les vertus qui sont à la racine de toute organisation domestique et sociale, sympathie, affection, gratitude, respect, obéissance, esprit de sacrifice, dévouement au bien commun. L'éducation, dans la famille, varie suivant les convictions des parents et l'autorité qui leur est donnée par la coutume et les lois. Le rôle de la mère surtout est d'une importance extrême : tout ce qui tendrait à le rendre moins efficace nuirait à l'éducation de l'enfant.

Le milieu social complète l'éducation familiale. Les conversations, les lectures, les événements de la vie matérielle, intellectuelle, morale et religieuse, modifient les idées, les sentiments, le caractère de l'enfant. Il n'est pas jusqu'au sol et au climat qui ne contribuent, dans une mesure variable, à la formation de son individualité.

Est-il nécessaire d'ajouter que ce volume est une œuvre de bonne foi et d'impartialité? Il n'est plus permis de négliger de parti pris certaines périodes de l'histoire de l'éducation et certaines catégories d'éducateurs. Nous croyons à bon escient, par exemple, que les premiers siècles du christianisme présentent quelque intérêt au point de vue des écoles, et que le moyen âge n'est point « une époque véritablement pauvre au point de vue pédagogique ». Tous les dévouements, quelles que soient les croyances qui les inspirent, méritent notre admiration, et nous cherchons loyalement dans tous les systèmes la part de vérité qu'ils renferment. On ne sera donc pas surpris de nous voir glorifier les siècles de foi, donner de justes éloges aux bienfaiteurs chrétiens de l'enfance et rendre justice à l'Église catholique, « lumière des nations », et « institutrice des peuples » depuis vingt siècles. On laisse ignorer parfois le mérite qui lui revient dans la fondation des écoles et les progrès de l'enseignement. Cependant les travaux des historiens les plus éminents démontrent clairement qu'elle a été depuis les pre-

miers siècles, la principale, et à certaines époques, la seule gardienne et dispensatrice des connaissances humaines.

Nous dédions spécialement ce livre aux parents et aux maîtres. Puisse-t-il leur donner une idée plus haute de leur tâche noble entre toutes ! C'est notre plus cher désir. Et si les exemples de dévouement à l'enfance qu'ils y trouveront les portent à un accomplissement plus parfait de leurs devoirs d'état, ce sera notre plus douce récompense.

HISTOIRE DE LA PÉDAGOGIE

L'Antiquité

CHAPITRE PREMIER

ÉDUCATION DES PEUPLES NON CIVILISÉS

L'éducation se présente, chez les peuples non civilisés, sous sa forme la plus simple : pas d'écoles proprement dites, aucun programme d'études ; la seule méthode employée est une *imitation servile*. La formation de la jeunesse est instinctive, routinière et circonscrite aux seules choses qui ont pour objet la satisfaction des nécessités matérielles : nourriture, vêtement, abri. Sous la direction des parents, l'enfant s'initie peu à peu aux différentes occupations de la tribu : soins du ménage, fabrication d'ustensiles, tissage de diverses étoffes, pêche, chasse, maniement des armes, garde des troupeaux, travaux agricoles. Toutefois cette manière de procéder implique une sorte d'éducation intellectuelle et même la culture de certaines qualités morales. Il est donc possible de dégager de cette formation rudimentaire quelques traits de l'éducation telle que nous la concevons, c'est-à-dire, s'occupant à la fois du corps, de l'intelligence et de l'âme.

Éducation physique. — Les sauvages laissent à leurs enfants une grande liberté ; ceux-ci en profitent pour se livrer sans contrainte à de joyeux ébats. Un de leurs jeux favoris consisté à mimer les occupations de la vie adulte. Chez les tribus guerrières, ils fabriquent des épées, des boucliers, des arcs et des flèches, simulent des embuscades et des combats ; chez les tribus plus pacifiques, ils imitent les travaux qu'ils ont sous les yeux : tissage, construction de cabanes, fabrication de poteries, travaux champêtres, pêche, chasse, canotage. Ces amusements les préparent à la vie réelle ; ils contribuent à leur formation intellectuelle en affinant leurs facultés d'observation d'imagination et d'invention.

Éducation intellectuelle. — L'éducation intellectuelle est surtout pratique ; elle a pour but de rendre l'enfant capable de pourvoir à ses besoins et, plus tard, à ceux de sa famille.

Cette formation commence de bonne heure et varie selon le sexe de l'enfant et la manière de vivre de la tribu. Si le jeune garçon doit vivre de chasse et de pêche, on l'habitue d'abord à découvrir des racines, des larves de fourmi et des vers : puis il s'exerce à tuer des lézards ou autres petits animaux dont s'alimente la tribu. En même temps qu'il se rend habile au maniement des armes, il apprend à grimper avec agilité, à préparer et à placer les engins de pêche. Il suit à la trace les animaux sauvages et reconnaît aux indices les plus légers la présence du gibier qu'il cherche.

S'il est destiné aux travaux agricoles, il garde les troupeaux, aiguise et polit les outils ; au moment de la maturité des grains il se rend dans les champs pour effrayer les oiseaux. Il devient très vite habile à toute espèce de travaux manuels.

Les occupations de la jeune fille sont à peu près les mêmes partout : elle apprend à dresser la hutte, à ramasser du bois ou des coquillages comestibles, à tresser des nattes et des corbeilles, à préparer de l'argile pour les poteries. Elle aide à faire les récoltes, vanne le grain, l'écrase et le fait cuire.

L'école proprement dite n'existe pas chez ces peuples. Cependant quelques grands villages possèdent une construction spéciale où les enfants se rendent en groupes. Chez les Borroros du Brésil, par exemple, cette construction prend le nom de *bahito*, et les enfants s'y réunissent pour apprendre à filer, tisser, fabriquer des armes et chanter leurs mélodies nationales.

Cette éducation ne donne pas aux facultés une formation systématique et rationnelle ; mais elle affine celles qui leur sont le plus nécessaires pour leur genre de vie. Les parents, obligés de lutter contre toute espèce de dangers, comprennent instinctivement qu'ils doivent exercer les sens de leurs enfants et leur donner une extrême acuité. Et en effet, ce qui frappe au premier abord chez les sauvages, c'est la *finesse merveilleuse des perceptions sensorielles*. Ils ont l'ouïe d'une grande délicatesse ; leur vue est si exercée que certaines tribus errantes peuvent reconnaître à l'aspect le nombre, l'âge et même la

nation des personnes qui ont passé. Leur odorat peut rivaliser avec celui de leurs chiens.

Leur *mémoire* est prodigieuse. Le propriétaire d'un troupeau, en voyant défiler ses animaux, très nombreux parfois, constate si le troupeau est complet, indique et dépeint les têtes qui manquent. Leur *imagination* est également très vive, ainsi que l'attestent leurs discours, leurs chants de guerre, leurs paraboles et leurs contes. Leurs *facultés de reflexion* atteignent parfois une puissance étonnante.

Éducation morale et religieuse. — Le sens moral des peuples non civilisés est très émoussé, mais leur âme garde encore des empreintes de la loi naturelle. Leur conscience leur parle et impose à leurs pensées et à leurs actes une certaine sanction. Ils comprennent l'obligation qu'ils ont de transmettre à leurs descendants quelques préceptes de savoir-vivre et de bonne conduite. Leurs recommandations portent sur le culte des ancêtres, le respect des vieillards et des parents, le sentiment d'honneur, la fidélité à la parole donnée, l'obéissance aux autorités légitimes. Toutefois cette formation se fait sans nulle contrainte : le sauvage croit que tout châtiment corporel est dégradant et que l'âme de l'enfant trop grondé ou trop battu est mal à l'aise dans son corps et cherche à s'en séparer.

Les tribus guerrières ont toujours cultivé avec soin le courage, l'endurance, le mépris de la douleur et de la mort. Le P. Bressani en cite des traits étonnants qu'il a constatés chez les Indiens de l'Amérique du Nord : des enfants endurent la faim pendant huit ou dix jours sans se plaindre ; de petits garçons s'attachent les bras ensemble, placent un charbon ardent sur leurs bras liés et luttent à qui le supportera le plus longtemps ; ils se percent ou se font percer la peau avec une aiguille, une alène affilée ou une pointe aiguë, et tracent ainsi sur leur corps, d'une manière indélébile, un aigle, un serpent, un dragon ou tout autre animal favori.

Chez de nombreuses peuplades, le passage de l'enfance à l'adolescence est marqué par des rites particuliers qui ont le caractère d'une formation morale. Les jeunes gens sont séparés de la communauté et envoyés pour quelque temps, sous la conduite des vieillards les plus respectables de la tribu, dans une résidence spéciale éloignée du village. Au début ils accomplissent certaines cérémonies d'un

caractère purificateur : jeûnes, privations d'un certain genre de nourriture, par exemple, de ce qu'ils regardent comme des friandises. Puis viennent les rites de l'initiation. Ils comprennent invariablement une représentation mimée de la mort et de la résurrection : désormais ils sont morts à la vie irresponsable de leur enfance et doivent vivre pour les devoirs plus graves qui vont leur incomber. On leur donne un nom nouveau et on leur fait apprendre un discours ésotérique connu seulement des initiés. Les jeunes gens sont soumis parfois, au cours de l'initiation, à des épreuves brutales et dégoûtantes : extraction de dents, tatouage, scarification, circoncision. Ces épreuves permettent de juger du courage des candidats. On estime beaucoup ceux qui peuvent supporter les plus grandes souffrances avec la force d'âme des Spartiates.

Les instructions qui leur sont données en même temps portent sur les lois du mariage, les traditions sacrées de la tribu, les limites du territoire, les précautions à prendre contre certains vices dégradants, la fidélité au chef de la nation. Les « instructeurs » n'oublient pas le côté matériel et pratique de la vie. Ils donnent à leurs auditeurs des directions judicieuses sur la guerre, la chasse, la pêche, les arts manuels ; ils les exhortent à se battre courageusement, à protéger les faibles et à défendre les opprimés.

Les notions religieuses que les populations de civilisation inférieure transmettent à leurs enfants sont presque toujours mêlées de croyances superstitieuses, de pratiques bizarres, souvent immorales et cruelles. Néanmoins, on y distingue, d'une manière plus ou moins nette, un ensemble de préceptes, de pratiques, d'institutions, que l'on peut raisonnablement considérer comme les éléments primaires de la religion. Mgr Le Roy résume ainsi ces données fondamentales :

« Distinction entre le monde visible et le monde invisible ; sentiment de dépendance de l'homme par rapport à ce monde supérieur ; croyance en un pouvoir suprême, organisateur et maître du monde, en même temps que père des hommes ; croyance en des esprits indépendants, les uns tutélaires, les autres hostiles ; croyance en l'âme humaine distincte du corps et s'en séparant à la mort ; croyance en un monde de l'au-delà, le monde des âmes et des esprits ; sens moral basé sur la distinction du bien et du mal ; sentiment de la pudeur, de la justice, de la responsabilité, de la liberté, du devoir ;

reconnaissance explicite ou implicite de la conscience ; notion du péché, avec sanction appliquée par l'autorité du monde invisible ou de ses représentants ; organisation culturelle : prière, offrande, sacrifice, rites, cérémonies, symboles ; sacerdoce, d'abord représenté par le chef de famille, puis par des anciens ou des prêtres ; distinction entre le sacré et le profane, et affectant les personnes et les lieux, les objets, les paroles ; établissement et organisation de la famille comme centre social et religieux, cherchant à conserver la pureté du sang, s'imposant des lois, se distinguant par des marques spéciales, se fortifiant par des alliances (totems) et transmettant ses traditions, notamment à l'occasion des principales phases de la vie : naissance, adolescence, mariage, mort (1). »

Bibliographie (2). — A Bros, *La Religion des peuples non civilisés* (Paris, 1907). — CHRISTUS, *Manuel d'histoire des Religions*, ch. I et II (Paris, 1912) — *Cyclopedia of education*, art. *Primitive peoples* (New-York, 1911). — *Dictionnaire apologétique*, art. *Animisme, Fétichisme, Naturisme*. — EASTMAN, *Indian boyhood* (New-York, 1902). — Mgr LE ROY, *La Religion des primitifs* (Paris, 1909). — P. MONROE, *A text-book in the history of education*, ch. I (New-York, 1906).

CHAPITRE II

L'ÉDUCATION EN CHINE

Aperçu historique. — Les Chinois se donnent des origines fabuleuses, mais l'existence régulière de leur nation paraît remonter vers l'an trois mille avant l'ère chrétienne. Les faits authentiques de leur histoire ne datent que de trois siècles avant notre ère. Le premier empereur célèbre fut Che-wang-te (246-210) qui fit construire la « grande muraille ».

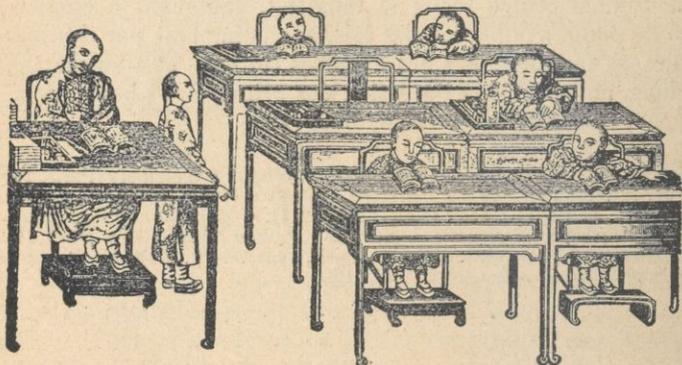
Depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'aurore du xx^e siècle, la forme du gouvernement a été l'absolutisme. L'empereur, Fils du Ciel, était censé

(1) A la recherche de l'origine des religions, p. 21-22. Paris, 1922.

(2) A la suite de chaque étude importante, nous indiquons quelques ouvrages où l'on trouvera des développements intéressants. Inutile de dire que nous ne prétendons pas donner — ce qui serait d'ailleurs impossible — une bibliographie complète du sujet. Le *Dictionnaire* et le *Nouv. Dictionnaire de Pédagogie* sont ceux de M. Buisson ; — la *Cyclopedia* est celle qui a paru en cinq vol. sous la direction de M. Monroe, chez Macmillan, New-York (1911-1913).

participer de la force d'en haut. Nul n'aurait osé examiner ou contredire ses ordres considérés comme divins. Aujourd'hui la Chine est une république constitutionnelle.

Sous l'influence des idées occidentales, le peuple chinois, engourdi pendant de longs siècles dans une demi-civisation, semble aujourd'hui entrer dans la voie du progrès ; mais il ne se débarrasse qu'avec peine de son étroit formalisme.



CHINE. — Organisation d'une classe dans l'ancienne éducation.

Religion. — Les Chinois professent surtout le *confucianisme*, le *bouddhisme* et le *taoïsme*.

Le *confucianisme* est la doctrine de Confucius (551-478). Ce philosophe s'attacha surtout, dans ses enseignements et dans ses écrits, à remettre en honneur la tradition. La doctrine qui se dégagerait le mieux de ses ouvrages, dit Mgr E. Blanc, serait un vaste naturalisme panthéistique (1). Ses livres forment le code moral et politique de la Chine.

Le Bouddha (622-543), philosophe indou, est l'auteur du *bouddhisme*. Sa doctrine comprend l'éternité de la matière, la transmigraton des âmes, et le *nirvana* ou anéantissement. Il enseigne aussi que tous les hommes sont frères et qu'on doit les traiter avec bonté, pitié, amour. Renoncement, vie vertueuse, suppression de tout amour-propre, charité envers le prochain, telles sont, d'après Bouddha, les vertus cardinales qui attirent les bénédictions à l'humanité.

(1) Dictionnaire de philosophie art, Confucius.

Le *taoïsme* est la doctrine du *Tao*, livre capital de Lao-tseu, philosophe contemporain de Confucius. Son enseignement se résume en une espèce de panthéisme, et sa morale en la doctrine du non-agir. Il veut que le peuple vive dans le bien-être et la tranquillité, mais sans recevoir d'instruction, afin d'échapper aux désirs inquiets, inassouvis, qui en sont la suite.



CHINE. — École supérieure de filles, à Canton.

L'éducation traditionnelle. — L'ancien système d'éducation existait plusieurs siècles avant notre ère et il n'a pas encore complètement disparu. Cela nous permet de le décrire comme actuel.

La première éducation se fait *dans la famille*. Confucius dit au père : « Éduque ton fils dès le bas âge, apprends-lui à se mouvoir, à se tenir, à parler, à se conduire en visite, à distinguer ce qu'il doit aux vieillards et aux jeunes gens. A sept ans, enseigne-lui les caractères. Tant

qu'il est petit, ne l'habitue pas à bien manger et à être bien vêtu ; qu'il n'ait ni faim ni froid, cela suffit.»

On regarde l'éducation familiale comme très importante. La famille est le noyau de l'organisation sociale ; si les parents donnent à l'enfant de bons principes, l'État tout entier en bénéficiera : « Si les affaires de la maison sont bien réglées, celles de l'État le seront aussi, car celles-ci reposent sur celles-là ; celui qui vénère ses parents vénérera aussi le roi. »

Éducation scolaire. — L'enfant se rend à l'école vers l'âge de sept ans. Les écoles sont nombreuses en Chine. Dans les grandes villes, chaque quartier en possède une ou deux. Les élèves sont tenus d'avoir pour le maître une grande vénération. Une maxime dit qu'on doit révéler toute sa vie comme un père l'instituteur que l'on a adopté : « Quand un élève accompagne son maître sur la route, il ne doit pas le quitter pour parler avec une autre personne, il ne doit pas non plus marcher sur ses pas, mais se tenir un peu à droite. Quand son maître s'appuie sur ses épaules pour lui dire quelque chose à l'oreille, il doit mettre sa main sur sa bouche pour ne pas l'incommoder de son haleine ; jamais il ne doit l'interrompre quand il lui parle. »

La pièce principale du mobilier de la classe est la tablette de Confucius ; l'élève la salue en entrant, se prosterne, offre le riz, l'encens, des cierges pour les fêtes. Un siège et une table pour le maître complètent l'ameublement. Les élèves fournissent tout ce qui leur est nécessaire : table, chaise, livres, papier.

Cours d'études. — On peut distinguer, en Chine, les *études élémentaires* et les *études supérieures*. Les études élémentaires ont lieu de sept à douze ans. Elles ont pour but principal de conserver l'unité de la nation, de maintenir les traditions ancestrales et de préparer l'enfant aux devoirs de la vie. Pour arriver à ce résultat on emploie : *comme moyen*, l'éducation religieuse qui fait connaître le bien ; *comme application*, les bonnes manières, qui expriment la rectitude du cœur et le cérémonial, qui rend à chacun les honneurs qui lui sont dus.

La *science religieuse* se puise dans les livres sacrés qui sont au nombre de neuf : les *quatre livres classiques* et les *cinq livres canoniques*, écrits ou collectionnés par Confucius et ses disciples, et dont l'en-

semble forme un code politique et moral universellement respecté que tous les étudiants doivent apprendre par cœur.

Les Chinois attachent une grande importance à ce qu'ils appellent les *cinq corrélations* communes à tous les hommes : rapports entre souverain et sujets, parents et enfants, époux et épouse, frère et frère, compagnon et compagnon. Ils s'imaginent, dit le P. Ricci, que dans les pays étrangers on ne s'occupe pas de ces relations.

L'enfant est formé avec le plus grand soin à la *politesse et aux bonnes manières*. Un des premiers livres qu'on lui met entre les mains est un traité sur la *Piété filiale*, écrit sous forme de dialogue et contenant les devoirs d'un enfant envers ses parents.

Le cours d'études élémentaires comprend, en outre, la lecture, l'écriture et les éléments du calcul. On y ajoute la musique comme un moyen d'introduire l'harmonie dans les âmes. Les *éléments de lecture et d'écriture* sont appris en regard des objets dont on étudie les signes ; on a ainsi la *chose*, le *nom* et le *signe écrit*. Pour le calcul on se sert du *souan-pon*, espèce de boulier-compteur. L'enfant est soumis à trois sortes de travaux : exercices de mémoire, explication de sentences, compositions élémentaires.

Les études supérieures ont pour but de former des lettrés ou des aspirants aux fonctions de l'État. Le cours d'études est surtout littéraire : l'élève étudie les neuf livres sacrés qui renferment toute la philosophie orthodoxe et presque toute l'histoire ancienne de la Chine, puis la littérature de certaines époques, surtout les poésies de la dynastie des Tang, les odes de Li-Tai-Ko, dont la richesse équivaut, paraît-il, à celles d'Horace ou d'Anacréon. Après cela il entreprend l'étude des essais des maîtres anciens, puis l'histoire détaillée de la Chine, et enfin la philosophie dans les commentateurs de Confucius et les œuvres des philosophes qui occupent le premier rang parmi les penseurs de l'empire. Il doit acquérir aussi des notions sur les astres, les minéraux, les fleurs, les animaux, et connaître les grandes lois de la nature. A dix-huit ou dix-neuf ans, il est mûr pour les examens.

Appréciation. — Ce genre d'éducation prête beaucoup à la critique. On s'attache trop à la culture de la mémoire et l'on néglige les autres facultés. Le travail est difficile, rebutant, sans agrément ; il est obtenu par la crainte plutôt que par l'intérêt. La culture morale est éga-

lement insuffisante : rien ou à peu près pour la formation du caractère et de la conscience. L'enfant est soumis à une passivité presque absolue qui étouffe sa personnalité. L'étude exclusive de la littérature nationale développe un chauvinisme qui porte à mépriser ce qui est étranger.

Nouvelle éducation. — Depuis quelques années les méthodes européennes d'éducation se sont introduites en Chine, à l'imitation des



CHINE. — Une école missionnaire.

écoles fondées par les missionnaires catholiques (Lazaristes, Société des Missions étrangères, Jésuites, Frères Maristes, etc.) et les missionnaires protestants. En 1898, l'empereur décréta la fondation d'écoles moyennes et supérieures et organisa une université sur le modèle des universités d'Occident. Mais cette mesure déplut et le novateur fut détrôné. L'université subsista cependant. En 1902 elle fut réunie au collège des Interprètes qui existait à Pékin depuis

quarante ans. Elle s'ouvrit de nouveau en 1903. Un décret de 1904 la réorganisa en quatre sections : morale et philosophie, langues étrangères, droit et sciences politiques, histoire et belles-lettres. Une large part est laissée aux classiques chinois. Aujourd'hui chaque province a son université. L'enseignement se donne à l'européenne dans un grand nombre d'écoles secondaires et primaires. Les nationaux étrangers se soumettent au contrôle officiel.

Cette éducation nouvelle se préoccupe très peu de la formation morale. La famille elle-même laisse à l'enfant une liberté trop grande. Les professeurs sont convaincus, pour la plupart, de l'inanité des religions, de la valeur exclusive de sciences empiriques, et imprégnés des doctrines matérialistes de Buchner et d'Hæckel ; ils avouent que, pour eux, le but moral et religieux est secondaire et que le but humanitaire et social l'emporte. Les Chinois qui ont fait leurs études en Europe et en Amérique reviennent chez eux persuadés que la religion a fait son temps et répètent dans les revues et les livres les vieilles formules du positivisme : « La science remplace la religion ! L'humanité se substitue définitivement à Dieu ! »

Les élèves, au lieu de suivre leurs cours, font des conférences, organisent des manifestations ; les manuels sont imbus d'idées révolutionnaires ; les livres de morale n'enseignent qu'un grossier matérialisme (1). Une telle formation fait des déclassés, des viveurs ou des révoltés. Seul le christianisme serait capable de réagir contre la corruption des mœurs et de former des cœurs et des volontés ; mais il n'a pas encore pénétré les masses.

Bibliographie. — BIOT, *Essai sur l'instr. publ. en Chine* (Paris, 1847). — M. COURANT, *Études sur l'éducation et la colonisation* (Paris, 1904). — *Cyclopedia of education*, art. *China*. — S. S. LAURIE, *Historical survey of Pre-Christian education* (Londres, 1907). — MARTIN, *The Chinese, their education, philosophy and letters* (New-York, 1881). — *Nouv. Diction. de pédagogie*, art. *Chine*. — R. P. WIEGER, *La Chine moderne*, 3 vol. (Paris, 1922).

(1) L. COIFFARD *Notes sur l'enseign. n. Chine. Enseignement chrétien* (juin 1922).

CHAPITRE III

L'ÉDUCATION AU JAPON

Aperçu historique. — Le Japon se compose des cinq grandes îles de Honto ou Nippon, de Sikoku, de Kiusa, de Yezo, de Formose et de quelques autres îles moins étendues.

La fondation de l'empire remonte, d'après les annales japonaises, au septième siècle avant notre ère. L'empereur exerça directement l'autorité militaire jusqu'au vi^e siècle où il la remit à un généralissime nommé *shogun*. Au xvii^e siècle, la dignité de Shogun devint héréditaire, et l'empereur n'exerça plus qu'une autorité nominale ; les nobles furent réduits à l'état de vassaux sous le nom de daïmios. Cette période de féodalité militaire a duré jusqu'en 1868. A cette époque l'empereur redevint souverain effectif. Depuis lors le Japon a réalisé un progrès intellectuel et matériel « sans exemple dans les annales de l'humanité ».

Religion. — Trois religions se partagent les croyances du peuple japonais : le *shintoïsme*, le *bouddhisme* et le *christianisme*.

Le *shintoïsme* (*shinto*, voix des dieux) est la religion primitive des Japonais. Il consiste dans la vénération pour les dieux, c'est-à-dire, pour les ancêtres de la maison impériale, et dans certaines prières aux dieux du vent et du feu, à la déesse de la nourriture et de la cuisine. Il prescrit aussi certaines purifications qui ont en vue les souillures corporelles plus que les taches morales.

Le *bouddhisme* fut introduit au Japon au vi^e siècle de notre ère et adopté peu à peu par la grande masse de la nation. Dès lors la civilisation japonaise suivit un développement tout à la fois parallèle et subordonné à celui de la Chine. Toutes les obligations morales imposées par le bouddhisme se résument dans les *Gokai* et les *Gorin*. Les *Gokai* sont les principaux commandements : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas s'abandonner à la luxure, ne pas mentir, ne prendre aucune boisson spiritueuse. Les *Gorin* sont les cinq relations humaines des Chinois.

Le *christianisme*, longtemps persécuté, est aujourd'hui toléré en vertu de la liberté des cultes. Le *judaisme* et le *mahométisme* ont très peu d'adhérents au Japon.

Ancienne éducation. — Vers l'an 270 de notre ère, un lettré chinois venant de Corée apporta au Japon l'écriture chinoise. Jusqu'à cette

époque la plupart des Japonais ignoraient l'art d'écrire. Le roi Mommu établit, en 701, une université à Tokio, ordonna la création d'écoles dans chaque province et promulgua des règlements relatifs à l'éducation.

Le personnel de l'université de Tokio se composait d'un surintendant, d'un adjoint et des professeurs. A l'université se rattachaient les écoles spéciales de médecine, d'astrologie et de musique.

Les études commençaient entre treize et seize ans. Deux livres étaient mis d'abord entre les mains des étudiants ; le *Kokio*, ou *Livre du devoir filial*, et le *Rongo*, ou philosophie de Confucius. Ils étudiaient ensuite les spécialités auxquelles ils se consacraient. Les examens de fin d'études étaient présidés par le *ministre des cérémonies*. Les candidats étaient groupés en catégories d'après les spécialités qu'ils avaient étudiées : classiques chinois, sciences politiques, jurisprudence, mathématiques, médecine, astronomie.

Chaque école de province avait un professeur choisi par les notables ; si personne n'était capable de remplir cet office, on s'adressait au ministre des cérémonies qui désignait le titulaire. On apprenait d'abord à lire, puis à comprendre les caractères chinois, enfin on lisait le *Kokio* et le *Rongo*. Les élèves qui désiraient lire plus de deux livres classiques étaient transférés à l'université.

Pendant le shogunat, l'université de Kioto qui avait disparu, fut remplacée par le *Collège de Confucius*, à Yédo. Cet établissement compta jusqu'à trois mille élèves. Les daïmios créèrent aussi des écoles dans leurs provinces. Les marchands, les agriculteurs, les artisans qui voulaient faire instruire leurs enfants les confiaient à des instituteurs privés. Le nombre des Japonais qui recevaient une éducation élémentaire était considérable. On ne donnait aux femmes qu'une instruction limitée ; quelques-unes cependant se distinguèrent par leur érudition et leurs talents poétiques.

Nouvelle éducation. — Depuis 1868, l'éducation est organisée au Japon selon les méthodes occidentales. Elle est dirigée par un ministre de l'instruction publique, des inspecteurs spéciaux pour chaque genre d'enseignement et un conseil de l'instruction publique.

Les écoles de tous les degrés sont très nombreuses : écoles primaires et primaires supérieures, écoles normales, écoles secondaires, uni-

versités (Tokio, Kioto, Sapporo) ; écoles professionnelles pour le commerce, l'agriculture, le génie forestier, le génie civil ; écoles spéciales de musique, de langues étrangères, de médecine, de droit, de lettres, etc.

Le Japon exerce une influence intellectuelle considérable sur tous les peuples de l'Asie : Chinois, Indous, Coréens fréquentent ses écoles et ses universités.



JAPON. — Cours de politesse : la cérémonie du thé.

Appréciation de la nouvelle éducation. — On fait à l'éducation actuelle des Japonais quelques reproches. Le premier est d'avoir détruit, sans les remplacer, les fondements des religions d'origine chinoise. La législation impose la neutralité absolue aux écoles primaires et secondaires. L'enseignement moral est basé uniquement sur le culte de l'empereur et l'amour de la patrie. On remplit la tête des enfants du récit des merveilleuses prouesses des ancêtres, mais on néglige de leur parler des vertus ordinaires. Le résultat pratique, c'est une jeunesse précoce et prétentieuse, affectant des airs pessimistes

et désenchantés. Le problème serait de trouver une morale qui pût satisfaire les âmes : les systèmes proposés pèchent par la base. Le christianisme seul donnerait satisfaction. De plus, les Japonais acceptent difficilement le surnaturel ; ils avouent eux-mêmes avoir l'âme « foncièrement agnostique ». Les conversions au protestantisme n'ont pas plus d'importance « qu'un changement de vêtement ».

On reproche à la pédagogie japonaise d'être trop calquée sur celle des peuples occidentaux ; il en est résulté des défauts considérables : les livres sont souvent au-dessus de la portée des élèves, et les professeurs s'attachent de préférence aux passages les plus abstrus ; les maîtres emploient trop uniquement la forme expositive. Le contrôle de l'État paraît excessif. Tout est si minutieusement prévu qu'il n'y a place pour aucune initiative personnelle. Les enfants ne rêvent qu'à devenir fonctionnaires, et les éducateurs cherchent trop à sauver les apparences.

Le baron Aruske caractérise ainsi la nouvelle éducation : « La pédagogie japonaise est toute de façade, admirable sur le papier, en fait « purement décorative ». Les étudiants sortent des universités vers vingt-cinq ou vingt-huit ans, emportant une formation inutilisable. Toutes leurs énergies se sont portées sur ce qui est *moyen* ; mais la *fin*, la vie réelle a été complètement négligée. En revanche, cette jeunesse a la tête farcie de théories révolutionnaires qu'elle va propageant dans le pays, « ce qui n'est pas sans causer de justes alarmes aux bons esprits ».

Bibliographie. — CHRISTUS, *Manuel des religions*, ch. IV. — *Cyclopedia of education*, art. *Japan*. — *Études*, n° du 20 mai 1914. — *Aperçu général de l'éducation au Japon* (Tokio, 1905). — *Nouv. Diction. de pédagogie*, art. *Japon*. — *Revue hebdomadaire*, n° du 31 déc. 1910.

CHAPITRE IV

L'ÉDUCATION DES INDOUS

Aperçu historique. — L'histoire ancienne de l'Inde est peu connue. Le livre de Job fait allusion aux richesses de cette contrée, et l'on prend quelquefois pour l'Inde le pays d'Ophir, où Salomon, de concert avec les Phéniciens, envoyait des flottes. Ce pays n'entre définitivement dans l'histoire

que par l'invasion d'Alexandre (327 av. J.-C.). Les Arabes y firent des incursions au VIII^e siècle. Tamerlan y fonda, quelques siècles plus tard, un vaste empire dont quelques puissances européennes, l'Angleterre surtout, se partagèrent les débris. Malgré des oppositions et des révoltes, les Anglais n'ont cessé d'étendre les limites de leurs possessions et ils sont restés les maîtres de l'Inde.

Religion. — Le *brahmanisme*, religion primitive, fut un instant détrôné par le bouddhisme qui poursuivit la destruction des écoles existantes ; mais ce nouveau culte ne tarda pas à perdre ses partisans. Il n'existe guère plus qu'à Ceylan et dans le voisinage de la Chine.

Les livres sacrés des Indous sont les *Védas* auxquels on ajoute les *Pouranas* (livres de prières), le *Mahabharata*, le *Ramayana* (livres épiques), et les *lois de Manou*, recueil de préceptes moraux, de lois, de traditions et d'usages.

Les Védas sont les plus importants de ces recueils. Ils contiennent les idées religieuses de la race aryenne et le récit des principaux événements de ces peuples depuis le commencement de leurs invasions jusqu'à leur établissement définitif dans l'Inde. De ce livre se dégage une sorte de panthéisme dont voici les principaux traits : au commencement aurait existé une sorte de Dieu endormi, Brahm. Son réveil aurait été le signal de la création et de la production des phénomènes. De son sein seraient sortis Brahma, Vishnou et Siva, qui composent la trimourti indienne.

Castes. — Aux Indes, le peuple a été longtemps divisé en castes : au premier rang étaient les *brahmes*, comprenant les prêtres et les savants : juristes, consultants, médecins, professeurs ; puis venaient les *guerriers*, officiers et soldats, les *marchands*, les *artisans*, les *agriculteurs* : enfin les *serviteurs*, qui n'avaient droit à aucune éducation. Au-dessous de ces castes étaient les *parias*, réputés infâmes et indignes d'avoir des communications avec les autres membres de la société.

Pendant de longs siècles, les brahmes exercèrent la haute influence. Ils furent à la fois prêtres, maîtres d'école, législateurs, gardiens de la littérature védique et de toutes les connaissances. Ce furent eux qui déterminèrent la science que doit posséder chacune des autres castes.

Éducation dans la famille. — Les Indous aiment beaucoup leurs enfants et les élèvent pour la vie future. Ils leur inspirent un grand respect pour leurs parents et pour leurs maîtres. L'instruction familiale se borne à quelques pratiques de piété et à l'apprentissage d'un métier. Tout s'apprend par imitation et la naissance fixe la destinée de chaque enfant. Il en résulte une routine qui étouffe toute indivi-

dualité, tout talent personnel et ne laisse aucune possibilité de s'élever par l'effort au-dessus de sa condition.

Éducation élémentaire. — Les enfants des castes supérieures ont droit à l'éducation et les livres sacrés (*Shastras*) ordonnent la fondation d'une école dans chaque village. Mais les jeunes filles ne reçoivent pas d'éducation ; elles sont regardées comme des êtres inférieurs, et les Indous croient que la femme lettrée n'obéit pas et ne veut pas travailler.

Le maître appartient à la classe des brahmes. Il est l'objet d'une profonde vénération. Les Védas recommandent de porter un siège derrière lui lorsqu'il gravit une montagne, afin qu'il puisse se reposer, de lui tenir ses sandales pendant qu'il s'habille. Et le livre sacré ajoute : « Celui qui blâme son maître lors même que celui-ci se serait trompé, entrera après sa mort dans le corps d'un âne ; s'il le blâme faussement, il deviendra un chien ; s'il se sert de ce qui lui appartient sans le demander, il passera dans le corps d'un ver ; enfin s'il envie ses mérites, il sera transformé en une grande vermine. »

Le maître est censé faire une œuvre toute spirituelle, et ce serait une insulte de lui offrir une rétribution. Mais ses élèves peuvent lui faire des cadeaux, et lui donner, selon leurs moyens, « un champ, de l'or, des pierres précieuses, une vache ou un cheval, un parasol, une paire de pantoufles, un marche-pied, du grain, des habits ou un mets délicat ».

Le cours d'études est, pour ainsi dire, exclusivement religieux. L'enfant est instruit d'abord oralement, puis il étudie les livres sacrés : catéchisme bouddhiste et *Védas*. La morale s'enseigne surtout par le moyen de proverbes et de fables. Le catéchisme bouddhiste est divisé en deux parties. La première renferme six commandements se rapportant : a) *aux trois péchés du corps* : meurtre, vol, impureté ; b) *aux quatre péchés de la langue* : mensonge, calomnie, injures, conversations oiseuses ; c) *aux trois péchés de l'esprit* : convoitise, malice, scepticisme. La seconde signale *cinq dangers* qu'il faut éviter : l'abus des liqueurs enivrantes, le jeu, la paresse, la société des méchants, les lieux d'amusements publics.

Les autres matières du programme sont la lecture, l'écriture et l'arithmétique.

Méthodes. — Le maître donne l'enseignement individuel, et chaque élève forme une division. Parfois les plus grands et les plus avancés font travailler les plus jeunes. De là est venu le système mutuel.

Pour apprendre les caractères, l'enfant les trace d'abord sur le sable avec les doigts ou un bâton, puis les grave avec une pointe de fer sur des feuilles de palmier ; enfin on lui permet de les reproduire à l'encre sur des feuilles de platane. En arithmétique, la connaissance des tables précède l'étude des quatre opérations.

La discipline est généralement douce et paternelle. Les lois de Manou prescrivent de n'employer la verge que lorsque tous les autres moyens ont été épuisés : « Si un élève se rend coupable d'une faute, son instituteur le reprendra sévèrement et l'avertira qu'à la prochaine offense il le corrigera avec la verge. Et si la faute est commise dans un temps froid, il pourra lui jeter de l'eau froide. »

Éducation supérieure. — L'éducation supérieure est organisée dans l'Inde depuis des milliers d'années. Des collèges, sous le nom de *parishades*, existaient longtemps avant Jésus-Christ. Au début la *parishade* avait trois professeurs ; elle en compta plus tard vingt et un, et devint une véritable université.

Pendant longtemps les hautes études furent uniquement réservées aux brahmes. Mais à mesure que se développaient les villes, on y fonda des écoles de littérature, de droit, d'astrologie, d'astronomie et de médecine.

Le programme comprend l'ensemble des connaissances humaines : religion, grammaire, mathématiques, astronomie, littérature, philosophie, droit, médecine. C'est dans les lois de Manou qu'il faut chercher l'idéal à atteindre : « Apprendre et comprendre les Védas, pratiquer de pieuses mortifications, acquérir la divine connaissance de la foi et de la philosophie, traiter avec vénération son père naturel et son père spirituel. »

Les livres sacrés forment la base et le couronnement de la culture intellectuelle des Indous. De l'étude attentive des *Vedas*, ils ont fait dériver la plupart de leurs sciences : la *phonétique*, prononciation vraie et naturelle des sons ; la *grammaire*, art de la construction des phrases ; la *métrique*, la *liturgie* et ses rites, l'exégèse pour en expliquer la signification ; l'*astronomie* pour la détermination chronologique des

sacrifices. A ces sciences primitives s'en ajoutèrent d'autres ayant la même origine : la *jurisprudence*, les *légendes*, la *logique* et la *dogmatique*. Ainsi se forma le *système des dix sciences* auxquelles vinrent s'ajouter la *musique* et la *médecine*.

Les Indous ont poussé très loin les études grammaticales : leur méthode a servi de modèle aux grammairiens modernes. Ils ont de tout temps cultivé avec soin les mathématiques. On leur attribue l'invention du système décimal.

Appréciation générale. — Grâce à son système d'éducation supérieure et à l'esprit de spiritualité qui l'anime, l'Inde a toujours été un pays d'ascètes, de lettrés, de philosophes et de mathématiciens. Mais l'éducation élémentaire est compromise par de graves défauts : routine excessive des maîtres, culture trop exclusive de la mémoire, négligence systématique de l'éducation des femmes, des enfants des serviteurs et des parias. Elle s'occupe trop peu de la formation du caractère et de la culture de la volonté. Le régime des castes entretient chez les Indous un esprit d'égoïsme, de suffisance et d'orgueil, qui les empêche d'adopter les idées et les méthodes des Occidentaux.

L'ancienne éducation tend à disparaître. Des collèges et des universités, fondés surtout par l'Angleterre, s'élèvent en diverses villes. La diffusion du christianisme affaiblit peu à peu l'esprit de caste et prépare le règne d'une fraternité conforme à l'esprit de l'Évangile.

Bibliographie. — CHRISTUS, *Histoire des religions*, ch. VI. — *Cyclopedia of education*, art. *India*. — DUTT, C. R. *History of civilization in Ancient India*, 3 vol. (Londres et Calcutta, 1900). — LAURIE, *Pre-Christian education*. — PAROZ, *Histoire universelle de la pédagogie* (Paris, 1881). — WARREN, J. *Schools in British India* (Washington, 1873).

CHAPITRE V

ÉDUCATION DES ASSYRIENS ET DES BABYLONIENS

Aperçu historique. — L'Assyrie occupait la partie supérieure du bassin du Tigre et de l'Euphrate, et la Babylonie, la partie inférieure. La Chaldée, plaine très riche et très fertile, était une province de la Babylonie. Les

peuples qui habitaient ces pays étaient originaires des hauts plateaux de l'Asie. Les Chaldéens, premiers possesseurs du sol, avaient une civilisation très avancée ; ils furent subjugués et absorbés par les Babyloniens.

Religion. — D'après les textes connus jusqu'à ce jour, la plus ancienne forme de la religion des Assyriens et des Babyloniens fut le *polythéisme*. Chaque cité avait son dieu qui possédait son temple, recevait les hommages du peuple et le protégeait. Ce dieu était assisté d'un nombre considérable de divinités secondaires. Le roi de la cité n'était que son représentant ou son prêtre. Au cours des siècles le nombre des divinités diminue et une hiérarchie se forma à la tête de laquelle se trouva réunie une espèce de triade composée d'*Anon*, dieu du ciel, d'*En-Lil*, dieu de la terre et d'*Ea*, dieu de la mer.

Les Assyriens et les Babyloniens avaient l'âme religieuse. Les textes des hymnes et des prières qu'ils adressaient à la divinité expriment des sentiments très élevés. Ils accompagnaient leurs supplications de présents, de libations et de sacrifices. Ils avaient la notion du bien et du mal et regardaient la maladie et les épreuves comme des châtements. Le culte qu'ils rendaient aux morts prouve qu'ils avaient l'idée de la vie future. Mais aucun texte connu n'atteste leur croyance en la résurrection générale ou en la transmigration des âmes.

Éducation. — Les Chaldéens eurent des écoles, et les mages furent leurs premiers instituteurs. Les temples étaient les principaux centres de l'activité intellectuelle. Les Chaldéens disparurent comme race, mais ils léguèrent à leurs vainqueurs une civilisation très avancée. Leur idiome, étudié comme langue morte, était seul employé dans les cérémonies religieuses.

On ne sait rien de précis sur l'organisation scolaire des Assyriens et des Babyloniens, mais l'état de leur civilisation fait supposer qu'ils avaient de nombreuses écoles. Le savoir leur était nécessaire pour assurer au peuple le bien-être et maintenir au dehors la bonne renommée de la nation.

La haute éducation était réservée aux mages et aux castes supérieures. Mais un enfant intelligent pouvait arriver à une culture élevée qui lui donnait accès aux emplois de l'État. L'instruction était surtout *technique et pratique* : il s'agissait de former des commerçants et des scribes. Cependant, à une certaine époque, les études dites libérales furent en grand honneur : il y eut des spécialistes en littérature religieuse, en astronomie, en astrologie, en histoire. On appro-

fondit surtout la science du commerce et l'on adopta un ingénieux système de comptabilité.

Les grandes villes possédaient des bibliothèques dont les livres étaient des tablettes ou des cylindres sur lesquels étaient gravés les caractères cunéiformes. La découverte de quelques-uns de ces « manuels » destinés aux écoliers a permis de connaître d'une manière plus précise la civilisation de ces peuples. Le programme d'études comprenait la religion, la grammaire, l'arithmétique, l'histoire, la géographie. Les manuels d'histoire sont très méthodiques. La table de multiplication était en usage dans les écoles, et l'on connaissait le système décimal. Les éléments de la lecture s'enseignaient par syllabes que l'on combinait pour former des mots ; c'était un acheminement vers l'alphabet.

Les fouilles ont mis à jour d'innombrables ouvrages sur toutes les connaissances humaines. Nous savons d'ailleurs que les mages étaient versés dans toutes les sciences. On les regarde comme les fondateurs des mathématiques et de l'astronomie. On a retrouvé les rapports qu'ils adressaient au roi sur les résultats de leurs observations : ils étudiaient les astres surtout dans le but d'en tirer des augures pour le bien ou le mal de l'humanité. Ils établirent la semaine de sept jours, inventèrent les signes du zodiaque et déterminèrent la longueur de l'année. Leur littérature épistolaire était considérable ; les fragments qui nous en restent sont précieux pour l'histoire.

Le code des Chaldéens et de leurs successeurs contenait des lois très sages basées sur la justice et la probité naturelle. Les ordonnances du roi Hammourabi (2342-2288) sont célèbres. La médecine fut moins florissante, car ils regardaient les maladies comme des effets de l'influence des mauvais esprits ; pour guérir les malades ils employaient surtout les incantations. D'après M. Lenormant et d'autres orientalistes, les Assyriens avaient fait d'ingénieuses classifications du règne animal et du règne végétal. De récentes découvertes font supposer que les savants de ce pays avaient à leur disposition certains instruments d'optique et qu'ils s'en servaient pour graver les caractères sur les tablettes et sur les cylindres.

Université de Babylone. — Babylone fut le centre d'une grande activité intellectuelle. Le roi lui-même entretenait dans son palais

une école supérieure où l'on étudiait les langues, les sciences naturelles, l'astronomie, les mathématiques. Le cours d'études durait trois ans. Les étudiants étaient entretenus par l'État. A la fin de leurs études le roi les examinait avec soin afin de connaître leur sagesse et leur intelligence. C'est à cette école que le prophète Daniel et ses compagnons s'instruisirent de toutes les sciences de leur temps.

Culture morale. — Malheureusement la formation morale des enfants fut trop négligée dans les écoles de l'Assyrie. Ces peuples se livrèrent à toutes sortes de désordres. Dieu en fut tellement offensé qu'il prononça contre Ninive et Babylone de terribles menaces dont les effets ne tardèrent pas à se faire sentir. Ces villes furent détruites, et quelques siècles plus tard, on se souvenait à peine de leur emplacement.

Bibliographie. — CHRISTUS, *Histoire des religions*, ch. XII. — *Cyclopedia of education*, art. *Assyro-Babylonians*. — LAURIE, *Pre-Christian education*. — MASPÉRO, *Hist. ancienne des peuples de l'Orient* (Paris, 1909). — *Nouv. Dict. de pédagogie*, art. *Chaldée, Chaldéens*. — DELAPORTE, *La Mésopotamie* (Paris, 1923).

CHAPITRE VI

ÉDUCATION DES PERSES

Aperçu historique. — Les Perses descendaient des Aryas qui s'étaient établis, au VIII^e siècle avant notre ère, à l'est du Tigre, entre la mer Caspienne et le golfe Persique. La Perse fut, pendant plusieurs siècles, un grand et puissant empire dont Alexandre fit la conquête. Après la mort du grand conquérant ce pays fut livré successivement aux Séleucides, aux Parthes et aux Sassanides. Les Arabes s'en emparèrent au VI^e siècle.

Religion. — Les Perses adorèrent d'abord les astres, les éléments et les phénomènes naturels. Zoroastre fut le fondateur de la religion dualiste dont les principes sont contenus dans le *Zend-Avesta*. La base de cette croyance est la doctrine de l'existence de deux principes hostiles et opposés : Ormuzd, l'esprit du bien et Ahriman, l'esprit du mal. Les vertus qu'il faut pratiquer pour être agréable à Ormuzd sont : la droiture, la charité pour les pauvres, l'hospitalité envers les étrangers. Les Perses croyaient encore au jugement des âmes après la mort, aux peines et aux récompenses de l'autre vie.

Éducation. — Le système scolaire des Perses eut le mérite d'attirer l'attention des grands penseurs de l'antiquité, surtout des Grecs. Il fut en vigueur jusqu'à la conquête arabe.

L'éducation commençait dans la famille. Le père possédait un pouvoir souverain ; il était obéi et respecté. Former ses enfants à la vertu, veiller à leur santé, en faire d'utiles serviteurs de l'État, tel était son idéal. Hérodote nous dit que les Perses apprenaient à leurs enfants trois choses : monter à cheval, tirer de l'arc, dire la vérité. Ils cultivaient en eux de solides qualités morales : l'obéissance, l'amour des parents, la justice, le courage, la tempérance, le sentiment d'honneur et le désir d'être agréable à Ormuzd. A sept ans, l'enfant était censé appartenir à l'État.

L'éducation était-elle donnée à tous également ? On incline à croire qu'elle était surtout réservée à la classe élevée. L'*Avesta* contient quelques préceptes à ce sujet : « L'éducation est la vie de l'humanité... Les hommes s'élèvent aux emplois les plus illustres par l'éducation qui les rend capables de lire et d'écrire. » Une section aujourd'hui perdue du livre sacré était consacrée uniquement à l'art d'élever la jeunesse. Les enfants des pauvres ne recevaient probablement qu'une éducation très sommaire. Strabon et d'autres écrivains assurent que les fils des nobles et des riches étaient élevés à la cour du roi par des hommes graves et d'une conduite irréprochable.

Périodes d'éducation. — L'instruction formelle commençait à sept ans. Au point de vue physique, elle comprenait la course, l'équitation, le tir de l'arc et du javelot. L'alimentation était des plus frugales : du pain, du crésson et de l'eau. La formation intellectuelle comprenait la lecture de l'*Avesta* et l'écriture. La religion était considérée comme « la base nécessaire de la formation du citoyen. » (*Avesta.*)

De quinze à vingt-cinq ans avait lieu la formation militaire. Le jeune homme recevait d'abord la ceinture de la virilité, puis faisait serment de suivre la loi de Zoroastre et de servir l'État avec fidélité. Il s'exerçait à l'équitation et au maniement des armes.

De vingt-cinq à cinquante ans, les Perses étaient soldats : ils prenaient part aux guerres et aux expéditions. A cinquante ans, les citoyens les plus instruits et les plus vertueux devenaient éducateurs. En Perse, comme en Chaldée, les *mages* furent les maîtres par excellence.

L'*Avesta* leur recommandait d'établir entre eux et leurs élèves un lien comparable à celui d'un frère avec son frère ou d'un père avec son fils. Les Perses témoignaient à leurs maîtres, une grande vénération et, après leur mort, ils les plaçaient souvent au nombre des saints.

La classe commençait de bonne heure, car il était prescrit aux jeunes gens de se lever avant le chant du coq. Strabon nous apprend qu'ils se réunissaient dès l'aurore sur la place publique comme s'ils étaient disposés à prendre les armes ou à se rendre à la chasse. Ils se divisaient en compagnies de quinze, et sous la direction de leurs maîtres ou des satrapes, ils faisaient une marche assez longue. Les exercices intellectuels alternaient avec les exercices d'entraînement militaire. Les instructeurs exigeaient un compte rendu de leurs leçons.

Le cours d'études n'était pas uniforme. Celui des soldats comprenait la religion, la lecture, l'écriture et surtout l'éducation physique. Celui des mages était beaucoup plus étendu. Il comprenait la religion, l'histoire, les mathématiques, l'astronomie, l'astrologie, l'alchimie, etc.

Appréciation. — Ce système d'éducation, s'il a réellement existé tel que nous le décrivent quelques écrivains de l'antiquité, mérite de graves reproches. Il favorisait l'étatisme et détruisait les droits de la famille sur l'enfant. Une partie de la population recevait une éducation insuffisante. La culture physique avait une importance exagérée au détriment de la formation intellectuelle. Malgré ses défauts, cette éducation a donné des résultats appréciables. La Perse a eu des poètes illustres : Ferdouci, Saadi, Hafiz, et les Contes des *Mille et une Nuits* sont traduits dans toutes les langues.

Bibliographie. — CHRISTUS, *Manuel d'histoire des religions*, ch. v. — *Cyclopedia of education*, art. *Persian education*. — LAURIE, *Pre-Christian education*. — MASPERO, *Hist. ancienne des peuples de l'Orient*. — *Nouv. Diction. de pédag.*, art. *Perse*. — XÉNOPHON, *La Cyropédie*.

CHAPITRE VII

ÉDUCATION DES ÉGYPTIENS

Aperçu historique. — L'Égypte fut peuplée dès la plus haute antiquité. De nombreuses dynasties de pharaons la gouvernèrent dans les temps les plus reculés. Les Hycsos s'étant emparés d'une partie du territoire, suc-

cédèrent aux rois ; mais ils furent chassés vers 1700 avant Jésus-Christ, et la dynastie nationale régna de nouveau sur toute l'Égypte. En 525, Cambyse s'empara de ce pays et en fit une province de la Perse. Alexandre l'ayant conquis à son tour y fonda la ville d'Alexandrie qui devint un foyer de science et de civilisation. L'Égypte fut très prospère sous le gouvernement des Ptolémées ; elle devint province romaine quelques années avant l'ère chrétienne et fut conquise par les Sarrasins au VII^e siècle.

Religion. — Les Égyptiens avaient une doctrine religieuse qu'ils regardaient comme révélée. Elle était contenue dans les livres *hermétiques*, dont l'auteur, d'après la tradition, n'était autre que le dieu Toth, le Mercure des Grecs. Ces livres contenaient des hymnes et des cantiques sacrés et traitaient de toutes les connaissances humaines. Chaque temple d'Égypte devait en posséder un exemplaire.

Ce peuple adora d'abord un seul Dieu ; mais il tomba bientôt dans la plus grossière idolâtrie. Il rendit un culte aux plus vils animaux et même aux légumes des jardins. « En Égypte, dit Bossuet, tout était dieu excepté Dieu lui-même. » Les Égyptiens croyaient à l'immortalité de l'âme, aux récompenses et aux châtiments de l'autre vie. Ils étaient persuadés que les âmes reviendraient de nouveau habiter les corps. Dans cette idée ils embaumaient les cadavres et les conservaient précieusement.

Castes. — Les Égyptiens étaient divisés en trois castes. La plus élevée, la plus influente était celle des *prêtres*. Ils exerçaient la plus grande autorité sur le peuple et même sur les pharaons. Ils avaient le monopole de la science et de l'art du gouvernement. Ils faisaient usage d'une écriture spéciale, les *hiéroglyphes*. Au-dessous d'eux on distinguait quatre ordres de prophètes ; la même caste comprenait encore des *prophétesses*, des *scribes* et les *hommes d'art ou de science* ; médecins, embaumeurs, architectes, ingénieurs. La deuxième caste comprenait les *guerriers*, considérés comme nobles. La troisième, celle du *peuple*, était divisée en plusieurs corporations : laboureurs, artisans, bateliers, marchands, pasteurs.

Éducation. — Il est reconnu aujourd'hui que la civilisation égyptienne a précédé celle des Chaldéens. Les Égyptiens appréciaient toujours l'instruction. Un sage disait à son fils : « Donne ton cœur à la science et aime-la comme une mère, car il n'y a rien de plus précieux que l'instruction. » Et il ajoute : « Remarque-le bien : il n'y a aucune profession qui ne soit gouvernée. Seul l'homme instruit, se gouverne lui-même. » Ils envisageaient surtout le savoir comme un moyen de parvenir à la fortune et aux honneurs. L'illettré était regardé comme une bête de somme. Ces idées les portèrent à multi-

plier les écoles. « De tous les pays de l'antiquité, dit Maspéro, l'Égypte a été peut-être celui où l'instruction fut le plus généralement répandue. » Les maîtres appartenaient presque tous à la première caste, et se proposaient surtout de maintenir la suprématie des prêtres, l'autorité des castes supérieures et la soumission des castes inférieures.

Éducation dans la famille. — Jusqu'à l'âge de quatre ans l'enfant était tout entier à ses jouets : poupées, crocodiles à mâchoires mobiles, etc. Il était élevé sans mollesse ; dès la première année, il allait pieds nus et la tête rasée. Sa nourriture principale était la galette de dourah ou la moelle de papyrus rôtie. « Un enfant, disait Diodore de Sicile, ne coûte pas vingt francs pour l'élever jusqu'à vingt ans. »

La mère lui donnait peu à peu des notions élémentaires de religion et de morale.

Écoles élémentaires. — Nous manquons de détails précis sur l'organisation scolaire de l'ancienne Égypte. L'école se nommait la *maison d'instruction*. Le programme d'études comprenait la religion et les bienséances, la lecture, l'écriture, le calcul, la natation et la gymnastique. Il existait, dans les grandes villes, ce que nous appellerions aujourd'hui des écoles primaires supérieures. On y enseignait l'écriture des caractères hiératiques et démotiques, le dessin, la comptabilité, la composition littéraire et la géométrie pratique. Le passage de l'école élémentaire à l'école supérieure était déterminé par un examen.

Enseignement supérieur. — Les études supérieures avaient surtout un caractère technique et professionnel. La littérature elle-même était étudiée dans un but pratique : acquérir les formules du langage et la facilité d'élocution afin de parvenir à rédiger convenablement les actes légaux et commerciaux.

Il semble qu'en Égypte il y ait eu un commencement de spécialisation : scribes, architectes, ingénieurs, médecins, prêtres, recevaient une formation en rapport avec leur future profession.

Les *scribes* étudiaient les trois sortes d'écriture : démotique, hiératique, hiéroglyphique, la comptabilité, le dessin, la religion. La position de scribe était très enviée : « Fais-toi scribe, disait une maxime, fais-toi scribe et tu parviendras aux honneurs et à la fortune ;

le métier de scribe prime tous les autres métiers. » Les scribes parvenaient aux emplois les plus élevés, aux situations les plus considérables de la cour. Leurs occupations consistaient à enregistrer les transactions commerciales, à écrire les comptes rendus des cérémonies, à faire des copies du « Rituel des Morts », etc.

Les *ingénieurs* et les *architectes* étudiaient plus spécialement la géométrie, la mécanique, l'hydraulique et l'astronomie. Les connaissances mathématiques des Égyptiens étaient très imparfaites, ils n'avaient que les signes 1, 10, 100, 1000, pour exprimer tous les nombres, ce qui rendait leur système de numération extrêmement compliqué. Ils ne savaient pas résoudre les fractions qui avaient 1 pour numérateur. Pour obtenir la surface d'un cercle, ils élevaient au carré la moitié du diamètre. La nécessité leur fit trouver des formules pour mesurer les champs et déterminer le volume des greniers. Leurs astronomes avaient tracé les cartes des constellations et calculé, avant les Chaldéens, l'année de 365 jours. Les ingénieurs exécutèrent d'admirables travaux. Les architectes imaginèrent des constructions à la fois simples et grandioses, et certains monuments qu'ils élevèrent firent l'admiration du monde entier.

Les *médecins* faisaient aussi des études approfondies. Les traités de thérapeutique étaient nombreux et les étudiants devaient donner des preuves sérieuses de leur savoir avant d'être autorisés à exercer la profession médicale. Quelques-uns se consacraient plus exclusivement à l'art d'embaumer, et le secret de préparer les momies fit longtemps la gloire des embaumeurs égyptiens.

Les *soldats* ne possédaient qu'une instruction élémentaire à laquelle s'ajoutaient les connaissances spéciales de leur profession. On croit que chaque régiment avait un corps de musiciens. Platon dit que la musique égyptienne était grave et sérieuse.

Les *prêtres* étudiaient toutes les sciences : religion, littérature, sciences naturelles, astronomie, médecine, philosophie, génie, musique. La science religieuse avait surtout leurs prédilections. Leurs connaissances étaient très vastes : Platon, qui avait étudié sous leur direction, disait à ses compatriotes : « Grecs, vous n'êtes que des enfants ! » De toutes parts on venait les consulter, et les hommes les plus illustres de la Grèce se faisaient gloire d'avoir été leurs dis-

ciples. Leurs trois écoles les plus célèbres furent celles de Memphis, de Thèbes et d'Héliopolis.

Méthodes et discipline. — La manière d'enseigner était toute routinière. « On mettait sous les yeux de l'écolier des syllabaires qui leur montraient classés, selon leur nature matérielle, les signes en usage, avec leur prononciation en caractères alphabétiques et l'indication de leurs sens principaux. Il les apprenait par cœur, il les copiait, et quand il les connaissait, il savait à peu près lire et écrire. On lui remettait en même temps des extraits d'auteurs classiques ou des formules de lettres qu'il copiait au calame sur des tablettes en bois mince recouvertes d'une légère couche de stuc blanc ou rouge. Plus tard on confiait aux écoliers du papyrus sur lequel ils copiaient et écrivaient à la dictée d'autres morceaux choisis des auteurs classiques ; le maître revoyait le travail et traçait à la marge les signes mal dessinés ou les mots mal orthographiés. Une bonne partie de la littérature égyptienne n'est arrivée jusqu'à nous que sur des cahiers d'écolier (1). »

L'écriture demandait de longues années de pratique. L'*hiéroglyphique* était composée de 650 signes ; la *hiératique* était une simplification de la précédente ; la *démotique* comprenait au moins 350 signes. Les élèves qui savaient écrire copiaient des maximes de morale ou de civilité.

La discipline était sévère. Une maxime courante disait : « Les élèves ont une échine, et ils comprennent mieux quand on les frappe. » Un professeur irrité dit à son élève : « On apprend à voler au faucon ; je t'apprendrai bien tes lettres, vilain paresseux ! » Un ancien étudiant écrit à son maître qu'à l'école « ses os ont été brisés comme ceux d'un âne ».

Contributions à l'art d'enseigner. — Les Égyptiens se servirent les premiers de la feuille de papyrus pour les exercices d'écriture. Ils employaient des *méthodes concrètes* pour l'enseignement de la numération et des opérations fondamentales. Ils se servaient de figures pour l'enseignement de la géométrie.

Nous leur devons la fondation des premières *bibliothèques*. Dès l'époque la

(1) MASPÉRO, art. *Égypte ancienne* dans le *Nouv. Diction. de pédagogie*.

plus reculée, ils possédaient une grande quantité de livres sur tous les sujets. La littérature s'enrichit surtout pendant le Moyen Empire. Certains auteurs disent que le nombre de livres publiés atteignit le nombre symbolique de 36.525, nombre de jours d'un siècle. Un fonctionnaire spécial, chargé des bibliothèques, portait le titre de *gouverneur de la maison des livres*.

Appréciation générale. — Il faut louer, dans le système d'éducation des Égyptiens, une préoccupation constante de formation religieuse et morale. L'usage des méthodes concrètes ne pouvait donner que d'excellents résultats. La haute éducation, plus accessible dans ce pays que dans les autres, produisit des hommes éminents dans tous les domaines de la science ; elle attira beaucoup de voyageurs et d'étudiants étrangers. L'influence de la culture égyptienne se fit sentir principalement chez les Hébreux, les Phéniciens et les Grecs.

Bibliographie. — BREASTED, *A history of ancient Egyptians* (New-York, 1905). — *Cyclopedia of education*, art. *Egypt*. — ERMAN, *Life in ancient Egypt*. — LAURIE, *Pre-Christian education*. — MASPÉRO, *Hist. ancienne des peuples de l'Orient* (Paris, 1909). — RAWLINSON, *History of Ancient Egypt*, I. (Londres, 1881).

CHAPITRE VIII

L'ÉDUCATION DES HÉBREUX

But de l'éducation. — « Chez toutes les nations, dit M. Joseph Simon, la direction imprimée à l'éducation dépend de l'idée qu'elles se font de l'homme parfait. Chez les Romains, c'est le soldat vaillant, dur à la fatigue, docile à la discipline ; chez les Athéniens, c'est l'homme qui réunit en lui l'heureuse harmonie de la perfection morale et de la perfection physique ; chez les Hébreux, l'homme parfait, c'est l'homme pieux, vertueux, capable d'atteindre l'idéal du peuple hébreu, tracé par Dieu lui-même en ces termes : « Soyez « saints comme moi, votre Dieu, je suis saint. » (*Lévit.*, XIX, 2.) Lorsque le peuple juif passe sous le joug étranger, l'éducation a surtout pour but de réhabiliter la race, de conserver les traditions et de sauvegarder l'unité nationale.

Éducation dans la famille. — La famille juive est la plus pure de l'antiquité. Les enfants sont consacrés à Dieu dès leur naissance. La mère a le sentiment de sa responsabilité comme éducatrice ; elle donne à ses enfants les premières notions religieuses, leur raconte les faveurs singulières dont Dieu a comblé son peuple et leur fait épeler les préceptes divins dans l'Écriture sainte. Le père est également tenu par les saints Livres de transmettre à ses fils, les traditions nationales et de leur expliquer les limites des terres. L'enfant grandit ainsi dans une atmosphère de religion, de piété, de reconnaissance envers Dieu.

Les parents lui enseignent également la lecture, l'écriture et les éléments du calcul. Le père s'occupe surtout des garçons ; il doit leur apprendre un métier selon la recommandation de l'Écriture sainte : « Celui qui n'apprend pas un métier à son fils lui apprend à être voleur. » La mère est spécialement chargée des filles ; elle les initie aux travaux domestiques : préparation des aliments, filage, tissage, travaux de couture ; elle leur fait connaître les grands faits de l'histoire du peuple de Dieu. La littérature profane n'est pas interdite aux jeunes filles et lorsque l'influence hellénique pénètre en Judée, beaucoup d'entre elles apprennent le grec.

La *discipline* dans la famille, est d'une assez grande sévérité. L'enfant qui se montre rebelle aux leçons de ses parents est rudement châtié. Ceux-ci estiment qu'il vaut mieux se servir de la verge que de laisser l'enfant grandir avec un caractère vicieux et prendre le chemin de la perdition. Le livre des *Proverbes*, que l'on peut regarder comme l'expression de l'idéal de l'éducation chez les Juifs au moment où il parut (1000 av. J.-C.) insiste sur la nécessité de la correction : « La folie est liée au cœur de l'enfant ; mais la verge du châtiment la fera éloigner de lui. » (xxii, 15.) « N'écarte point du jeune enfant la correction ; quand tu l'auras frappé de la verge, il n'en mourra point. Tu le frapperas avec la verge, mais tu délivreras son âme du sépulchre. » (xxiii, 13, 14.) « La verge et la réprimande donnent la sagesse ; mais l'enfant abandonné à soi-même fait honte à sa mère. » (xxix, 15.) Les autres Livres exhortent également les parents à ne pas négliger le devoir de la correction : « Fais plier sa tête pendant qu'il est jeune, de peur qu'il ne devienne opiniâtre, ne t'obéisse pas et fasse la douleur de ton âme. » (*Ecclésiastique*, xxx, 12.)

Éducation morale et religieuse. — Former l'enfant à la vertu, telle était la principale préoccupation des Juifs : « Un esclave vertueux domine sur le fils dépravé », dit le livre des *Proverbes* (xvii, 2). De là l'importance qu'ils donnent à l'éducation morale et religieuse. Ils inclinent les enfants à la vertu, les corrigent de leurs défauts, répriment leurs mauvais penchants ; ils leur inspirent l'amour du travail, l'horreur de la paresse et des plaisirs malsains, la charité pour les pauvres et les affligés. Afin de prévenir le mal, ils les surveillent avec soin, les tiennent constamment occupés, les accompagnent à l'école et vont les attendre à la sortie.

Ils les instruisent des préceptes divins, les conduisent à la synagogue pour y entendre l'explication des Livres saints. Dans le même but, toute la famille se rend à Jérusalem à certaines époques de l'année.

Périodes d'éducation juive. — On peut diviser l'éducation juive en trois périodes :

1. *Avant la captivité de Babylone.* — Pendant cette période, les écoles n'existaient pas. La famille donnait l'enseignement élémentaire et la formation religieuse que complétaient les instructions reçues à la synagogue.

Les Livres Saints mentionnent les *écoles de prophètes*. C'étaient probablement des écoles supérieures d'Écriture sainte. Les élèves vivaient en commun. Ils étudiaient, outre les sciences sacrées, la *musique*, d'un usage constant dans les cérémonies du culte, et la *poésie lyrique*, dont les *Psaumes* sont la plus sublime expression.

2. *De la captivité à l'ère chrétienne.* — La captivité de Babylone donna aux Hébreux un sentiment plus vif de leur nationalité et leur fit chercher les moyens de la conserver. Le peuple manifesta son désir de s'instruire en disant à Esdras : « Lisez-nous le livre de la doctrine de Moïse. » Esdras fit des lectures publiques le lundi et le jeudi. Ses successeurs dotèrent les principales villes d'écoles où l'on enseignait les doctrines religieuses, la littérature, les lois nationales. Les scribes et les rabbins s'adonnèrent à l'étude des langues étrangères. Ils firent une traduction araméenne des Écritures, et expliquèrent la loi. L'ensemble de leurs interprétations forma plus tard le *Talmud*. Des écoles élémentaires s'ouvrirent partout à côté des synagogues.

Le programme des études rabbiniques était déterminé par Dieu

lui-même. Le livre de la *Sagesse* énumère les connaissances que doit posséder l'homme sage : il doit connaître la position du globe de la terre (*géographie*) et les vertus des éléments ; le commencement, le milieu et la fin des temps (*chronologie*) ; les changements des saisons (*cosmographie*) ; les révolutions des années et les dispositions des étoiles (*astronomie*) ; les natures des animaux et les colères des bêtes (*histoire naturelle*) ; la force des vents et les vertus des hommes ; les différences des plantes et les vertus des racines. (*Sagesse*, VII, 17.)

A la fin des cours, le maître imposait les mains à ses disciples, leur remettait une clef et une tablette, symboles du droit d'expliquer les Écritures. Les plus célèbres écoles rabbiniques furent celles de Jérusalem, d'Alexandrie et de Babylone.

Malgré leur nombre, les écoles élémentaires devinrent insuffisantes. Vers l'an 104 avant Jésus-Christ, Siméon-ben-Shatash, attira sur ce point l'attention de ses compatriotes. Il fonda lui-même, à Jérusalem, des écoles auxquelles il donna le nom de « maisons du livre ». Mais son exemple eut peu d'imitateurs. Il fallut la menace d'une ruine complète pour engager les Juifs à confier, comme moyen suprême, la sainte doctrine à la mémoire de leurs enfants.

3. *De l'ère chrétienne à l'an 200.* — Vers l'an 64 de notre ère, le rabbin José-ben-Gamala compléta l'œuvre de Siméon-ben-Shatash, en ordonnant, sous peine d'excommunication, à chaque ville d'avoir ses écoles. A côté des écoles publiques, il autorisa l'ouverture d'écoles privées, comme un moyen d'exciter l'émulation des maîtres : « L'émulation, disaient les rabbins, augmente la science. » Ces écoles furent organisées avec beaucoup de soin. Tout d'abord on attachait la plus grande importance au *choix des maîtres*. Ils devaient posséder une grande science, être patients, dévoués aux intérêts de leurs élèves, pleins de douceur et d'affabilité. On les préférait d'un certain âge : « Celui qui apprend quelque chose d'un maître jeune, disait une maxime, ressemble à un homme qui mange des raisins verts et boit du vin sortant du pressoir ; mais celui qui a un maître d'un âge mûr ressemble à un homme qui mange des raisins exquis et boit du vin vieux. » Ils étaient l'objet d'un grand respect ; on les appelait *lumières d'Israël, princes du peuple, soutiens de la société*. Le Talmud dit : « Si votre père et votre maître ont besoin de votre assistance, secourez votre maître avant de secourir votre père. » Le nombre des maîtres

d'une école était déterminé par le nombre des élèves : « Si le nombre des enfants ne dépasse pas vingt-cinq, l'école sera dirigée par un seul maître ; à partir de vingt-cinq, la ville paiera un adjoint ; au-dessus de quarante, il faudra deux directeurs. » (*Talmud.*)

Organisation des études. — La Bible est, dans toutes les écoles, la base du cours d'études ; tout ce qu'on enseigne s'y rapporte de quelque façon : histoire, géographie, arithmétique, sciences naturelles. Toutes les leçons sont imprégnées d'enseignement moral.

La « maison d'études » est divisée en trois classes : la *Mikrah*, la *Mishnah*, la *Guémara*. La *Mikrah*, division inférieure, comprend les enfants de six à dix ans. Ils étudient la lecture, l'écriture, les éléments de l'hébreu et du chaldéen. La classe dure toute la journée, et même d'après Maïmonide, une partie de la nuit. Dans la *Mishnah*, les élèves sont âgés de dix à quinze ans. Le maître explique la *loi orale*, qui comprend les lois civiles, commerciales et pénales. La *Guémara* renferme des jeunes gens de quinze à dix-huit ans. Ils font une étude plus approfondie des *lois orales* et acquièrent des notions élémentaires d'histoire naturelle, d'anatomie, de médecine, de géométrie et d'astronomie. Dans toutes les classes on exige des élèves un travail sérieux qui se continue le soir dans la famille.

Méthodes. — Les Hébreux faisaient usage des *méthodes attrayantes*. Ils savaient enseigner l'alphabet par le moyen de jeux ou d'histoires se rapportant à chaque lettre. Ils se servaient même de gâteaux ou de lettres en sucre. L'enseignement était surtout oral. La *répétition* et la *révision* étaient les deux principes capitaux de la pédagogie juive. Le *Talmud* engage le maître à répéter quatre cents fois ce qui n'a pas été compris, et les pédagogues ne se faisaient pas faute de mettre ce conseil en pratique. Le jour du sabbat et les jours de fête étaient consacrés aux récapitulations. Pour donner plus de vie aux récitations on employait la *forme dialogique*. Par des procédés adroits, on engageait des discussions entre maîtres et élèves ou entre élèves. C'était « le fer aiguissant le fer ». Divers moyens mnémotechniques étaient employés. Il existait même un commencement d'enseignement mutuel, et le maître employait parfois des moniteurs.

Discipline. — La discipline était relativement douce. « L'enfant,

dit le *Talmud*, doit être puni d'une main et caressé des deux. » Les rabbins n'admettaient les punitions corporelles qu'à titre exceptionnel. Ils recommandaient une grande douceur surtout envers les plus jeunes. Dans le cas de révolte ou de paresse invétérée, on privait le coupable de pain et on pouvait le frapper avec une courroie.

Appréciation générale. — L'organisation scolaire des Hébreux produisit de bons résultats. Les enfants acquéraient en peu de temps des connaissances assez étendues. L'historien Josèphe déclare qu'il pouvait, à l'âge de quatorze ans, expliquer les questions les plus difficiles de la loi. Au point de vue de l'éducation proprement dite, ce système est le plus parfait de l'antiquité. Les Hébreux comprenaient l'importance supérieure de la formation religieuse et morale. Ils n'épargnèrent rien pour avoir des écoles en nombre suffisant, et ils donnèrent une solution convenable à quelques problèmes qui embarrassent les éducateurs modernes : assiduité, liberté d'enseignement, cours d'études, etc. Leur idéal de former des hommes pieux et de bons citoyens trouvait dans cette organisation tous les éléments de sa réalisation.

L'histoire témoigne que le peuple juif fut laborieux, intelligent, actif, entreprenant, extrêmement attaché à ses traditions religieuses et nationales. On lui reproche, avec quelque raison peut-être, d'être resté étroit, borné et malveillant envers les autres peuples. Les docteurs de la loi craignaient, non sans motifs, les infiltrations mythologiques des nations étrangères ; mais leurs invectives n'étaient plus raisonnables lorsqu'elles enveloppaient du même mépris « celui qui élève les pores et celui qui apprend à son fils la science grecque ».

Les Juifs et la culture occidentale. — Après leur dispersion les Juifs ouvrirent des écoles dans toutes les localités où ils pouvaient les soutenir. Leurs académies jetèrent un vif éclat au moyen âge, notamment à certaines époques troublées où la culture des lettres et des sciences était presque impossible en différents pays. En Espagne, au XI^e siècle, ils se distinguaient en toutes sortes de sciences : sciences naturelles, astronomie, philosophie, musique, poésie. Ils eurent des écoles célèbres à Tolède, Grenade, Cordoue, Lunel, Béziers, Narbonne, Padoue, Modène, Gènes, Rome. Ces écoles disparurent au XIV^e siècle, mais les Juifs restèrent des amis de la science. Ils ont produit, dans

les trois derniers siècles, des savants, des artistes et des lettrés en nombre considérable : Spinoza, Mendelssohn, lord Beaconsfield, etc.

Bibliographie. — *Cyclopaedia of education*, art. *Jewish education*. — LAURIE, *Pre-Christian education*. — LEIPZIGER, *Education of the Jews* (New-York, 1890). — *Nous. Diction. de pédagogie*, art. *Juifs*. — SIMON, *L'éducation et l'instruction des enfants chez les anciens Juifs* (Leipzig, 1879). — SANTE GIUFFRIDA, *Storia della pedagogia*, p. 24-30 (Turin, 1912). — SPIERS, *The school system of the Talmud* (Londres, 1898).

CHAPITRE IX

-L'ÉDUCATION EN GRÈCE

But de l'éducation. — Le but de l'éducation grecque, à la fois idéaliste et utilitaire, peut se résumer dans cette formule : « culture du moi moral, intellectuel et physique en vue d'un perfectionnement continu dont la cité pourrait profiter ». Tous les moyens qu'ils employaient tendaient à augmenter la force, la souplesse, la beauté du corps, en même temps que le respect, la modération, le sens de la justice et le goût esthétique. Cet idéal est aussi ancien qu'Homère et Hésiode ; pour le réaliser ils employèrent quatre moyens principaux : la religion, la littérature, la musique, la gymnastique.

Religion. — L'éducation hellénique fut essentiellement morale et religieuse. Ce point était l'objet des plus vives préoccupations des parents : « La mère et la nourrice, le père et le tuteur, se querellent pour assurer le progrès de l'enfant à mesure qu'il commence à le comprendre. Il ne peut rien dire ni rien faire sans les entendre lui assurer que ceci est juste, que cela est injuste ; ceci est honnête, cela est déshonnête ; ceci est saint, cela n'est pas saint ; fais ceci, ne fais pas cela (1). »

L'enseignement religieux n'avait rien de dogmatique et de formel ; il agissait sur l'enfant d'une manière indirecte. Celui-ci avait sous les yeux les exemples de ses parents invoquant chaque jour les *divinités*, honorant par des fêtes périodiques les *ancêtres* et les *morts* les plus

(1) PLATON, *Protagoras*.

récents de la famille. Les *statues* des dieux, par la beauté de leurs formes, lui donnaient l'idée de la perfection. Enfin, les *fêtes publiques*, éclatantes, d'un remarquable caractère esthétique, où il n'était pas simplement spectateur, mais le plus souvent acteur, étaient très propres à développer en lui des sentiments de piété. En outre, pour s'offrir aux regards des dieux les jeunes gens devaient déployer tous les dons de l'âme et du corps ; ils regardaient comme un très grand honneur de porter la couronne sacrée et d'approcher tout particulièrement des autels.

Littérature. — L'enseignement littéraire avait pour but de former le goût et faire aimer la vertu. La littérature fut l'élément habituel de la jeunesse grecque. On ne concevait pas même d'autre école que celle des poètes. Au *foyer paternel*, l'enfant entendait de merveilleux récits, et lorsque, vers sept ans, il se présentait à l'école, son imagination était remplie de fictions poétiques. A l'école, c'était dans les ouvrages des grands poètes qu'il faisait ses lectures. Il apprenait des extraits d'Homère, de l'*Iliade* surtout, parce que Achille était le héros préféré du peuple grec ; à côté d'Homère on plaçait Hésiode et Euripide ; on faisait une part très large aux gnomiques : Solon, Minnerne, Theognis, etc. Les autres *exercices scolaires* : écriture, grammaire, essais de composition, étaient faits au moyen d'extraits d'auteurs. Enfin, *le milieu où vivait l'enfant était éminemment poétique*. Les orateurs citaient les grands écrivains pour se donner l'appui de leur autorité ; dans les théâtres on représentait les œuvres d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide ; dans les panathénées on lisait des extraits d'Homère. La poésie avait sa place dans toutes les fêtes. Enfin, la statuaire et la céramique reproduisaient les plus belles inspirations des poètes épiques et dramatiques.

Musique. — Les Grecs regardaient la musique comme un des meilleurs moyens d'éducation. Les philosophes répandaient cette idée parmi le peuple en disant que le rythme et l'harmonie agissent sur l'âme, la dépouillent de sa rudesse, lui communiquent le tact et la modération, la rendent accessible aux idées du beau et du juste.

L'éducation musicale eut donc toujours un but moral : assouplir l'âme, régler ses mouvements désordonnés, inspirer des sentiments de vertu et de patriotisme, donner de l'élégance au maintien. Elle

servait de correctif à une culture physique excessive. « Il faut regarder les Grecs, dit Montesquieu, comme une société d'athlètes et de combattants ; or ces exercices si propres à former des gens durs et sauvages, avaient besoin d'être tempérés par d'autres qui pussent adoucir les mœurs. La musique, qui tient à l'esprit par les organes du corps, était très propre à cela. »

Les instruments en usage étaient la *lyre* et la *cithare*, l'*aulos*, sorte de flûte à bec, et la *syringe*, sorte de flûte de Pan. Les anciens prohibaient la flûte comme propre à exciter les passions mauvaises. Après les guerres médiques, elle fut quelque temps en usage, mais on l'abandonna parce que les contractions des lèvres qu'elle occasionne rendent le visage difforme et le chant impossible.

Gymnastique. — La gymnastique, nécessaire au développement harmonieux du corps, fut enseignée avec un soin particulier. L'État s'en préoccupait et attachait à cet enseignement la plus grande importance.

Les exercices physiques contribuaient à la formation morale de l'enfant ; ils l'accoutumaient à la soumission aux autorités, à la discipline, l'endurcissaient à la fatigue, donnaient à ses mouvements l'élégance et la grâce et contribuaient à l'harmonie du corps et de l'âme.

La danse était regardée comme le complément de la musique et de la gymnastique. « Elle parlait à l'âme, par le geste, les attitudes nobles ou gracieuses et le sens des paroles chantées ; elle favorisait la santé, la beauté des mouvements, l'agilité (1). » Chez les Athéniens, la danse était une institution nationale. Elle figurait au programme de toutes les fêtes religieuses et civiles.

Éducation des anciens Grecs.

Platon a raison de dire qu'Homère fut le véritable éducateur des Grecs. Bien avant l'apparition de l'*Iliade*, ils avaient reçu de l'Orient certaines doctrines qu'ils conservaient précieusement ; mais aucun livre ne nous renseigne sur cette culture traditionnelle. Dès que les chefs-d'œuvre d'Homère eurent reçu leur forme définitive, la Grèce y reconnut ses traditions. L'*Iliade* devint le poème national par excellence, l'épopée de la patrie hellénique. Les Grecs y trouvèrent,

(1) DAMSEAUX, *Histoire de la pédagogie*, 4^e éd., p. 35.

avec l'histoire de la race, leur théologie et leurs sciences sacrées. Les bardes, les peintres, les sculpteurs y cherchèrent l'inspiration de leurs œuvres les plus célèbres.

L'*Odyssée* fut le poème des traditions et des coutumes domestiques. Les Hellènes en tirèrent leur philosophie morale, leur éloquence, leur généalogie et des connaissances géographiques. Plus tard, ils en firent même le fondement de leur philologie, de leur critique des textes et de leur grammaire.



HOMÈRE. (1)

Ils trouvèrent également dans les œuvres d'Homère leur idéal d'éducation : faire de chaque citoyen un *homme d'action* et un *sage*. Ulysse, par sa bravoure, son respect pour les dieux et cette maîtrise de soi-même qui l'empêche d'aller aux extrêmes, devint le *type de l'homme d'action*. Achille, dont la pensée est toujours soumise à la raison et à la réflexion, fut le *type de l'homme sage*. Au point de vue religieux, l'idéal des Grecs, calqué sur celui de ces deux héros, fut de s'élever à la divinité par la culture formelle des facultés corporelles et spirituelles. Cette tendance de l'éducation développa chez eux l'individualisme et le sentiment de la liberté civile.

Telle fut, dans son ensemble, l'éducation grecque. Mais chacune des grandes races dorienne et ionienne appliqua ces principes selon son idéal particulier. Il est donc nécessaire d'étudier séparément les Spartiates et les Athéniens.

L'éducation à Sparte.

L'organisation de l'éducation spartiate remonte à Lycurgue (880 av. J.-C.). Cet illustre législateur avait emprunté quelques-unes de ses idées à Minos, roi de Crète, qui, dès la plus haute antiquité, avait amené cette île à un

(1) La plupart des clichés représentant les grands éducateurs nous ont été gracieusement communiqués par la direction de l'*Editorial Luis Vives*, Barcelone.

remarquable état de civilisation. Lycurgue visa surtout à former des soldats parce que Sparte était sans cesse menacée par les autres peuples de la Laconie, et que lui-même, pour se maintenir au pouvoir, avait besoin d'une force militaire imposante.

Éducation dans la famille. — Les lois de Lycurgue autorisent l'odieuse pratique de la destruction ou de l'exposition des enfants. Un nouveau-né faible ou difforme est fatalement voué à la mort. S'il est bien constitué, et si la famille n'est pas trop nombreuse, le père peut le laisser vivre, mais sa décision doit être approuvée par le conseil de la tribu.

Les parents donnent au jeune Spartiate sa première éducation. Ils savent que « le jeune âge est apte à recevoir toutes sortes d'impression » ; aussi éloignent-ils de leurs enfants leurs compagnons vicieux et les mettent-ils en contact avec des camarades qui ont une bonne prononciation. Endurcissement physique et moral, tel est leur idéal ; ils arrivent à ce résultat en accoutumant le corps à la sobriété, à la fatigue et à l'endurance, et en jetant dans l'âme des germes de vertu : obéissance aux autorités, respect des vieillards, courage, patriotisme.

Éducation par l'État. — A sept ans, l'enfant devient la propriété de l'État qui se charge de son éducation. La fin suprême de l'individu étant le service militaire, cet idéal sert de base à l'éducation. Il s'agit de former des hommes robustes, courageux, adroits et capables d'endurer les plus grandes fatigues. Les jeunes Lacédémoniens sont divisés en trois classes comprenant les âges de sept à douze, de douze à quinze, de quinze à dix-huit ans. Ils reçoivent leurs leçons en groupes de soixante-quatre, sous la direction de *moniteurs* choisis parmi les plus intelligents et les plus distingués. Ils doivent accepter sans murmure les ordres, les corvées et même les châtimens. La haute direction des groupes est confiée à un surveillant général (*pédonome*), assisté de correcteurs (*mastigophores*, porte-fouet). On fait un usage courant du fouet. Chaque année, les maîtres administrent la correction publiquement dans le but de développer l'esprit de soumission. Le point d'honneur exige que l'enfant ne crie point et supporte les coups sans demander grâce.

Éducation physique. — Tout, dans l'éducation physique, est disposé en vue d'arriver à l'endurcissement et à la vigueur. Les enfants

revêtent la même tunique en toute saison ; ils portent les cheveux ras et couchent sur un lit de paille ou de roseaux.

Les exercices en plein air sont variés : lutte, course, saut, jet du disque et du javelot, natation, équitation, danse. La plupart sont exécutés en danse rythmée. Mais à tous les exercices de la palestre les Spartiates préférèrent la chasse où ils excellent. Ils pratiquent aussi différents sports, un de leurs jeux favoris, l'*episkyros*, a de la ressemblance avec notre moderne foot-ball.

Éducation intellectuelle. — Les Spartiates n'attachaient qu'une médiocre importance au savoir. Ils ne cultivaient les sciences et les arts que par exception. Cependant les enfants apprenaient la lecture et l'écriture. Ils chantaient les lois de Lycurgue et des extraits d'Homère, des hymnes religieux et patriotiques. On leur donnait des leçons de musique et de cithare dans le but d'adoucir leur caractère.

Éducation morale. — On peut dire que l'éducation morale était la base du système d'éducation de Lycurgue. Il fallait former le caractère de l'enfant pour l'accoutumer aux privations, à la douleur, à la souffrance, au détachement des parents ; une grande force de volonté était nécessaire aux jeunes gens pour réprimer leurs mauvais instincts et se conduire avec honneur.

On saisissait toutes les occasions pour frapper les jeunes imaginations, leur donner l'amour du bien et l'horreur du mal : fêtes en l'honneur des dieux, cérémonies commémoratives des grands événements. Les repas publics servaient aussi à cette formation : la jeunesse y entendait les hommes faits discuter sur les affaires de l'État. Il faut ajouter que la société spartiate ne manque ni de gaieté ni d'esprit ; elle entend à merveille la plaisanterie, la raillerie à fleur de peau, elle excelle dans les reparties spirituelles. A ce contact les jeunes gens développent leur jugement, forment leur caractère, prennent des habitudes d'urbanité et de sociabilité.

La table spartiate est frugale et l'enfant doit chercher le complément nécessaire pour se rassasier. « Singulière éducation que d'encourager l'enfant à voler, de l'exercer à la ruse et à la dissimulation ! Cette pratique n'a rien toutefois d'immoral, puisque les Lacédémoniens considéraient la propriété individuelle comme une sorte d'usu-

fruit. Rien n'empêchait donc l'État propriétaire de la grever de servitude. Le vol des enfants en était une (1). »

Périodes de l'éducation spartiate. — A douze ans, l'enfant revêtait le manteau de la virilité. De dix-huit à vingt ans les jeunes gens formaient des *kruptoi* ou groupes chargés de la police du territoire. Ils vivaient en dehors de la ville et faisaient exécuter par les *hilotes* des travaux d'utilité publique. C'était la période de formation militaire. De vingt à trente ans ils passaient dans la classe des *irens* ; ils logeaient dans les casernes et étaient soumis à des exercices gymnastiques et militaires. A trente ans, ils acquéraient leurs droits de citoyens ; ils pouvaient fonder une famille, mais ils restaient soldats.

Appréciation générale. — L'histoire de Sparte est la critique la plus sévère de sa pédagogie. Les lois de Lycurgue en avaient banni le luxe et l'extravagance et donné aux Lacédémoniens certaines qualités secondaires comme le courage, l'endurance, la discipline, l'esprit d'entreprise. Mais une éducation trop exclusivement physique les prédisposait à la cruauté, à l'orgueil, à un égoïsme violent et brutal ; elle les poussait jusqu'à la destruction des enfants malingres ou mal conformés. L'étatisme détruisait les liens de la famille et par là même portait atteinte au vrai patriotisme, car plus le soldat est attaché à ses foyers, plus il est brave. Lycurgue a fait des Spartiates une armée, rien qu'une armée. L'éducation intellectuelle et esthétique est nulle ; l'éducation morale est grossière et imparfaite. La mère de famille est peu préparée à la tâche délicate qui lui incombe, l'enfant, trop tôt détaché du foyer, manque de vertus domestiques et ne possède guère que des vertus sociales. Cette formation ne donne que les qualités spéciales du soldat.

L'éducation spartiate fut étroite et routinière. Elle resta ce que Lycurgue l'avait établie. Mettant leur gloire à ne rien modifier, les Lacédémoniens furent vite dépassés par les Athéniens qui surent évoluer vers un idéal plus élevé, ayant pour but « de donner au corps et à l'âme toute la perfection dont ils sont susceptibles ».

(1) A. BAUDRILLART, *L'éducation en Grèce*, p. 30.

L'éducation à Athènes.

Athènes fut le véritable centre de la culture hellénique. Les Athéniens eurent pour idéal de former des hommes capables de remplir tous les devoirs de la vie civile et militaire. Ils cherchaient l'harmonieux développement de l'homme par la culture physique, le travail intellectuel et la formation à la vertu. Thucydide a écrit que ce peuple sut, dans son système d'éducation, « combiner l'amour du beau avec la simplicité de la vie et philosopher sans s'amollir ».

Éducation dans la famille. — Comme à Sparte, le père disposait de ses enfants et pouvait les mettre à mort ou les exposer. A certaines époques reculées, la misère publique encombrait les marchés d'esclaves de malheureux enfants mis en vente par leurs pères. Cette pratique diminua peu à peu, mais ne cessa qu'avec le christianisme.

L'éducation dans la famille laisse beaucoup à désirer. Le père vit très peu à la maison ; il partage son temps entre le soin de ses affaires, de longues causeries avec ses amis et l'assistance aux discours et aux spectacles. La mère, foncièrement honnête, mais ignorante et bornée, exerce peu d'influence sur ses enfants ; elle les confie souvent à des mercenaires.

Laissé presque à lui-même, le jeune Athénien se livre aux jeux de son âge. Ses jouets sont presque les mêmes que ceux de notre époque : poupée, balle, cerceau, colin-maillard, cerf-volant, toupie, balançoire. Il connaît également les échasses, les billes, les osselets. Mais la balle a toutes ses préférences ; il en joue de plusieurs façons ; la plus simple, le *follis* consiste, pour chaque joueur, à attraper la balle qu'un autre lui lance ; dans l'*apporaxis*, il la lance à terre, la reprend au bond et la renvoie sur le sol avec la paume de la main. Les jeunes filles se livrent aussi au jeu de balle pour embellir la grâce de leurs attitudes et pour accroître l'élasticité de leurs gestes. C'était le sport favori de Nausicaa et de ses compagnes au temps de l'*Odyssée*.

L'éducation intellectuelle et morale n'est cependant pas nulle. L'enfant apprend des poésies et des chants propres à lui inspirer de bons sentiments et à former son cœur à la vertu. Son attrait pour les contes et les fables est utilisé pour lui inculquer des vérités morales, lui faire comprendre la nécessité de la correction des défauts et de

l'acquisition des bonnes habitudes. Si la leçon indirecte ne suffit pas, on emploie la réprimande et, dans les cas extrêmes, la correction infligée au moyen de sandales et de pantoufles. Sa piété envers les dieux se développe par le culte domestique et l'assistance aux cérémonies publiques.

Éducation élémentaire. — A sept ans le jeune Athénien se rend à l'école sous la conduite du *pédagogue* qui est généralement un vieil esclave, usé, impotent et ignorant. Celui-ci accompagne l'enfant dans ses allées et venues, lui fait réciter ses leçons à la maison, le forme aux bonnes manières et le préserve des mauvaises compagnies. Les pédagogues furent souvent pour leurs élèves des corrupteurs. Puis comment les enfants auraient-ils été dociles envers des esclaves dont ils connaissaient trop bien les passions grossières et l'infériorité sociale ?

L'écolier partage son temps entre la *palestre* et le *didascalée*. Il reste à la palestre (*palé*, lutte) à peu près la moitié de la journée. Dans cette institution, les élèves sont classés par groupes, suivant leur âge. Avant l'exercice, ils sont oints d'huile par les *aliptes* ou oigneurs. Le *pédotribe* préside aux exercices corporels et le *sophroniste* exerce la surveillance morale. Sous leur direction, les jeunes Grecs se livrent aux exercices du *pentathlon* : lutte, course, saut, jet du disque et du javelot. Les commençants s'assouplissent par des mouvements de bras et de jambes, des sauts, etc. Les plus habiles pratiquent la *boxe* et le *pancrace*.

Le *didascalée* est l'école de grammaire. L'élève y apprend la lecture par la méthode épellative, l'écriture et les éléments du calcul. Il passe ensuite à l'étude des poètes et apprend des fables d'Esopé, des extraits d'Homère et d'Hésiode, de Theognis, de Phocylide, de Solon, etc. Les Grecs réservaient une place importante à la récitation. Cet exercice présentait un triple avantage : il permettait aux enfants de se rendre plus habiles au maniement de la langue, il contribuait au développement du goût ; enfin il familiarisait les élèves avec un certain nombre de notions utiles à leur culture générale ou professionnelle. A travers les poètes, le jeune Athénien étudiait la religion, l'histoire, la géographie et acquérait même quelques aperçus d'économie politique, de physique, de sciences naturelles. Cet enseignement

très vivant, très concret, fixait solidement les connaissances dans la mémoire.

Après cette éducation élémentaire, les enfants pauvres quittaient l'école, mais ils devaient se préparer à l'exercice de leur métier par un apprentissage obligatoire. Le fils qui n'avait pas reçu cet enseignement professionnel était dispensé de soigner son père dans sa vieillesse, et le père qui l'avait négligé en recevait une juste punition. Les riches continuaient leurs études en y ajoutant la musique, la danse et quelques autres sciences qui s'introduisirent peu à peu dans les écoles athéniennes : arithmétique, géométrie, dessin.



Leçon d'écriture et de musique ; fragment de vase grec (450 avant J.-C.).

Le cours de musique commençait vers la treizième année. Sous la direction du *cithariste*, les enfants apprenaient à chanter ; on leur enseignait à la fois le rythme poétique et la théorie musicale. Les morceaux qu'ils étudiaient étaient choisis de façon à développer le sentiment religieux, patriotique et moral. Le cithariste apprenait aussi à ses élèves à jouer de divers instruments. Tout Athénien devait être à peu près capable de chanter en s'accompagnant de sa lyre.

Éducation morale et religieuse. — La formation morale était, nous l'avons vu, une des graves préoccupations des Grecs. Ils comptaient sur les maîtres pour continuer cette œuvre importante, car ils regardaient le culte des dieux comme le lien de la famille et de la société. Les dieux, la patrie, le foyer, voilà trois objets qui n'en faisaient qu'un

pour le Grec. « De même qu'un autel domestique tenait groupés autour de lui les membres d'une même famille, de même la cité était la réunion de ceux qui avaient les mêmes dieux protecteurs et qui accomplissaient l'acte religieux au même autel (1). »

L'éducation morale était surtout donnée indirectement ; elle pénétrait tout l'enseignement. Les exemples, les conversations, les fêtes religieuses, le théâtre, l'étude des poètes, gravaient dans le cœur des futurs citoyens l'ensemble de ces vertus où Montesquieu a vu le fondement nécessaire d'une démocratie. Les écrivains mythologiques, dont les récits trop libres auraient pu scandaliser la jeunesse, étaient soigneusement écartés. La musique exerçait une influence heureuse sur la sensibilité ; la gymnastique n'avait pas d'autre objet que de réaliser la maxime si souvent répétée : « une âme saine dans un corps sain ».

Les *bonnes manières*, expression des sentiments, étaient cultivées avec un soin tout particulier : la grâce du maintien (*eukosmia*) ne se séparait pas des deux autres fins de l'éducation : *sophrosyne* (gouvernement de soi-même) et *arété* (excellence, perfection de l'âme et du corps).

Gymnase. — A quinze ans, le jeune Hellène entrait au gymnase pour la durée de trois ans. Le gymnase s'occupait surtout de formation physique, mais les facultés intellectuelles y trouvaient aussi un aliment : exécution d'œuvres musicales, déclamation de poèmes, discours, conférences. C'est dans les gymnases que commença l'enseignement philosophique et sophistique. Plus tard les écoles de philosophie s'appelèrent elles-mêmes gymnases.

L'État intervenait dans l'organisation et la direction de ces établissements. Le gymnasiarque était élu chaque année par l'assemblée du peuple. Il avait sous son autorité un surveillant pour la morale et quelques officiers subalternes. Chaque gymnase se composait de quatre grands portiques formant un carré. Trois de ces portiques étaient réservés aux oisifs et aux promeneurs ; le quatrième servait aux exercices. Peu à peu ces institutions grandirent et possédèrent, outre le local destiné aux exercices, des jardins, des bibliothèques,

(1) FUSTEL DE COULANGES, *La Cité antique*, 23^e éd. p. 166.

des théâtres, des stades pour les courses. Athènes eut trois gymnases célèbres : l'Académie, le Lycée, le Cynosarge. Les deux premiers furent illustrés par l'enseignement de Platon et d'Aristote.

Ephébie. — Le jeune Athénien entra, à dix-huit ans, dans la catégorie des *éphèbes*. C'était le couronnement de son éducation et le commencement de son service actif qui durait deux ans. Les jeunes recrues passaient leur première année au Pirée ; la seconde dans les forteresses de la frontière. Ce service, d'abord obligatoire, devint, sous le gouvernement des Macédoniens, volontaire et aristocratique. Philippe le réduisit à un an. Peu à peu la période de l'éphébie devint une vie d'étude et d'université.

Éducation secondaire. — Du VII^e au V^e siècle avant notre ère, il y eut comme une ébauche d'éducation secondaire. Des philosophes ouvrirent des écoles dans les principales villes de la Grèce. Comme ils cherchaient à expliquer l'origine des choses, ils créèrent peu à peu un courant d'activité scientifique et philosophique. Ils firent progresser les mathématiques et l'astronomie. L'un d'eux, Thalès, introduisit dans les écoles l'étude de la géométrie.

Vers l'an 350 avant Jésus-Christ l'instruction primaire et l'instruction secondaire furent nettement séparées ; le programme des études secondaires comprenait la grammaire, la littérature, l'étude des poètes, le dessin, la géographie, la géométrie et la musique.

Éducation supérieure. — Au V^e siècle avant notre ère commença l'organisation de l'éducation supérieure. Les circonstances s'y prêtaient : le nombre des jeunes gens de famille aisée devenait considérable ; les citoyens des grandes villes, ayant plus de loisirs, s'intéressaient aux questions scientifiques ; les communications avec les pays étrangers devenaient plus faciles. En outre, l'étendue, l'importance des transactions commerciales, le gouvernement de la chose publique, demandaient, à cette époque, une préparation plus spéciale à laquelle les écoles de philosophie ne pouvaient suffire. Isocrate fut un de ceux qui comprirent le mieux le caractère des études supérieures. D'après lui la haute éducation doit être : *pratique*, éviter les subtilités ; *rationnelle*, viser surtout à la formation des facultés ; *étendue*, ne prépa-

rant pas seulement à une profession, mais donnant une culture générale (1).

Le cours d'études s'organisa lentement. Les sophistes élaborèrent l'art de la *rhétorique* ; les savants appliquèrent les *mathématiques* à la théorie musicale et à l'étude des astres. Aristote perfectionna la dialectique, l'éthique et la physique ; il étudia les problèmes *métaphysiques* et donna à la philosophie son couronnement : la *théodicée* ou *théosophie*, que le christianisme devait utiliser au profit de la vraie doctrine. Lorsque cette organisation fut définitive, l'enseignement supérieur comprit : la philosophie, la rhétorique, l'éloquence, la politique, les mathématiques, l'astronomie, les sciences et la musique. Les quatre premières étaient considérées comme les études supérieures par excellence.

La philosophie et la rhétorique devinrent extrêmement populaires. Quelques-unes des écoles où elles étaient enseignées acquirent une grande célébrité : telles furent l'école de rhétorique d'Isocrate, les écoles philosophiques de Platon (*Académie*), d'Aristote (*Lycée*), de Zénon (*Portique*).

Au moment où florissait l'école d'Alexandrie, les sciences helléniques formaient trois groupes : *disciplines philologiques* : grammaire, rhétorique, dialectique ; *disciplines mathématiques* : arithmétique, géométrie, musique, astronomie ; *disciplines philosophiques* : philosophie, théologie. On y reconnaîtra facilement les sept arts libéraux du moyen âge. Ce cours d'études fut maintenu dans toutes les villes méditerranéennes plusieurs siècles après Jésus-Christ.

(1) Isocrate (436-338) a exercé une influence considérable sur l'éducation des Grecs et des Romains. Il réagit contre l'enseignement donné par les sophistes et, vers 390, il ouvrit une école de rhétorique où il se proposa de former les jeunes gens à la vie publique et à l'action. Il admettait à ses leçons les élèves qui possédaient déjà des connaissances assez étendues, et leur enseignait la philosophie, la littérature et l'art oratoire. Par l'heureux choix des sujets à traiter, par l'idéal élevé qu'il leur proposait, Isocrate travaillait à la formation du caractère et à l'éducation morale. Le bon goût, la rectitude du jugement, la conduite exemplaire, la maîtrise de soi-même, la modestie, tels sont d'après lui, les caractères auxquels on reconnaît un homme bien élevé.

Son école eut un plein succès : il en sortit des hommes d'État, des orateurs, des avocats, des historiens. Elle contribua dans une large mesure à faire d'Athènes le centre intellectuel du monde. Des écoles du même genre se répandirent en Orient et surtout à Rome où pendant de longs siècles elles préparèrent la jeunesse aux carrières libérales et aux emplois publics.

Organisation des écoles athéniennes.

L'école. — Au sujet des écoles, Solon n'avait donné que des préceptes généraux : « Les garçons doivent, avant toute chose, apprendre à nager et à lire ; les pauvres seront ensuite exercés à l'agriculture ou à un métier ; les riches feront de la musique et de l'équitation et s'adonneront à la fréquentation des gymnases, à la chasse et à la philosophie. » L'organisation scolaire fut le résultat de l'initiative privée d'un peuple ami des arts et des sciences. La République n'intervint ni dans les constructions d'écoles, ni dans la nomination des maîtres ni dans le choix des matières ou l'emploi des méthodes d'enseignement.

Dans les temps anciens, l'école se tenait dans un coin de rue, sur une place publique. Plus tard des locaux spéciaux furent bâtis. Les grandes cités eurent plusieurs écoles.

Le maître et la classe. — Le maître était appelé *grammatiste*. Son emploi, regardé comme inférieur, était peu estimé. L'enseignement était le dernier refuge de celui qui avait tout essayé. On disait communément d'un disparu : « Il est mort », ou « il enseigna l'alphabet ». Démosthène, dans son *Discours pour la couronne*, reproche à son adversaire d'avoir aidé son père à balayer son école.

En classe, le maître se plaçait sur un siège élevé ; ses élèves se groupaient autour de lui, car il n'y avait ni bancs ni tables. Le long des murs étaient étalés différents objets nécessaires à l'enseignement : tableaux de lecture et d'écriture, boîtes pour les rouleaux manuscrits, planchettes pour le calcul, cailloux pour la numération, casiers pour les instruments de musique. On prétend même qu'il y avait des tableaux noirs pour les démonstrations. Certaines classes étaient ornées d'images et de peintures.

Méthodes d'enseignement. — Les Grecs ignorent le mot et la chose. Les maîtres prennent pour guide le bon sens et l'expérience. La lecture s'enseigne par l'épellation, et l'on procède par synthèse : lettres, sons, syllabes, mots. L'*alphabet* est écrit ou peint sur des plaques en terre cuite. Les *exercices d'écriture* se font au moyen d'un stylet sur des tablettes enduites de cire. Le *calcul élémentaire* est